# In Innite

ORGANE DE L'OPPOSITION COMMUNISTE

N° 19. — 17 Janvier 1930

HEBDOMADAIRE

Prix: 0 fr. 50

## Lénine mort et Lénine vivant

Lénine aura eu le sort de beaucoup d'hommes exceptionnels : à peine mort, de mauvais disciples l'ont trahi, le tuant une seconde fois. Après avoir momifié son corps, ils ont fait de son enseignement si fécond, mais exigeant beaucoup d'efforts, une sorte de catéchisme à sla portée de toutes les petites cliques ambitieuses ; ils ont fabriqué en série des « léninismes théoriques et pratiques », caricatures dégoûtantes où rien ne reste d'un modèle exemplaire.

Dans les dernières années de sa vie, Lénine jouissait d'une autorité sans égale que lui avait gagnée sa clairvoyance aux heures difficiles de la Révolution. Il pouvait utiliser toutes les forces, car au moment nécessaire il était toujours capable de barrer la route aux courants dangereux. Mais qu'adviendrait-il s'il disparaissait ?

C'est cette préoccupation angoissante qui lui fit rédiger des notes destinées au Comité centraliPour les bien comprendre, en dégager le plein sens, il faut se représenter les conditions dans lesquelles elles furent écrites et dans quel but. Lénine connaît bien les hommes de ce Comité. Il a travaillé avec eux, et bataillé contre quelquesuns d'entre eux, pendant de longues années. Il sait que le salut de la Révolution exige que le travail commun continue sans lui ; si une rupture se produisait elle serait funeste. Il sait où et en qui résident les possibilités de rupture. Il veut les prévenir. Il formule son jugement sur les hommes les plus marquants du Comité. Il le fait avec prudence, avec ménagement. Il cherche les formules les mieux capables de supprimer les causes de heurt dangereux. Il indique les qualités et les défauts. Il s'efforce de faire une fois pour toutes ce qu'il ne pourra plus faire si les circonstances viennent à l'exiger. Il veut mettre chacun à sa juste place pour que l'œuvre collective continue. Sur un point il est net: il ne faut pas laisser Staline au secrétariat du partil. Le pouvoir énorme dont il dispose ainsi, joint à son caractère brutal et despotique, détruirait l'équilibre nécessaire.

Il est significatif de constater que ces notes qu'on désigne couramment sous le nom de « testament de Lénine », et dont nul n'a pu contester l'authenticité, sont encore inconnues en Russie soviétique ; elles sont considérées comme un document illégal et leur divulgation entraîne l'emprisonnement ou la déportation en Sibérie. N. C. Kroupskaïa ne les a transmises qu'à l'époque du XIIIº Congrès du Parti communiste russe et il n'y eut qu'un simulacre de communication aux délégués.

Elles sont aussi à peu près inconnues dans l'Internationale, bien qu'elles aient été publiées par plusieurs organes d'opposition à diverses reprises. Partout la bureaucratie stalinienne les a étouffées de son mieux et avec grand succès. Récemment encore un militant, pourtant mêlé activement au mouvement communiste et syndical, ancien secrétaire de sa fédération, nous déclarait ne les point connaître. C'est ce qui nous a décidé à les imprimer de nouveau.

## LÉNINE ÉCRIT AU COMITÉ CENTRAL

Par stabilité du Comité central, dont j'ai parlé plus haut (1), j'entends des mesures contre la scission, dans la mesure où, en général de telles mesures peuvent être prises. Car, évidemment, le réactionnaire (S.F. Oldenbourg, semblet-il) avait raison qui, dans la «Rousskaïa Mysl », premièrement tablait sur la scission de notre Parti dans son jeu contre la Russie soviétique, et quand, deuxièmement, il tablait pour réaliser cette scission sur les plus sérieux désaccords dans le au camarade Trotsky. Parti.

bilité est possible, et inévitable sa désagrégation, si, entre ces deux classes, un accord ne peut s'établir. Dans ce cas, il serait même inutile de prendre telles ou telles mesures, voire de délibérer sur la stabilité de notre Comité central. Nulle mesure, dans un tel cas, ne se montrerait propre à prévenir la scission. Mais j'espère que c'est là un avenir trop lointain et un événement trop improbable pour en parler ici.

Ce que j'ai en vue, c'est la stabilité du Comité central comme garantie contre la scission dans le proche avenir et j'ai l'intention d'examiner ici une série de considérations de caractère purement per-

Je crois que l'essentiel dans la question de la stabilité vue sous cet angle, sont des membres du Comité central tels que Staline et Trotsky. Les rapports entre eux constituent, à mon avis, une grande moitié des dangers de cette scission qui pourrait être évitée. Pour l'éviter on peut tout d'abord procéder, entre autres moyens, à l'augmentation du nombre des membres du Comité central jusqu'à 50 et 100 personnes.

Le camarade Staline, en devenant secrétaire général, a concentré dans ses mains un pouvoir immense et je ne suis pas convaincu qu'il puisse toujours en user avec suffisamment de prudence. D'autre part, le camarade Trotsky, comme l'a déjà démontré sa lutte contre le Comité central à propos de la question du Commissariat du peuple aux voies de communication, ne se distingue pas seulement par les capacités les plus éminentes. Personnellement, il est, certes, l'homme le plus capable du Comité central actuel, mais il est excessivement porté à l'assurance et entraîné outre mesure par le côté purement administratif des cho-

Ces traits caractéristiques des deux chefs les plus marquants du Comité central actuel peuvent invo-

(1) Allusion à une partie des notes précédentes concernant l'organisation économique. — N.d.l.R.

lontairement conduire à la scission; si notre Parti ne prend pas les mesures pour la prévenir, cette scission peut se produire inopinément.

Je ne vais pas ensuite caractériser les autres membres du Comité central d'après leurs qualités personnelles. Je rappellerai seulement que l'épisode d'Octobre de Zinoviev et de Kamenev n'a évidemment pas été occasionnel mais qu'il ne peut guère plus leur être personnellement reproché que le non-bolchévisme

Quant aux jeunes membres du Notre Parti s'appuie sur deux Comité central, je veux dire quelclasses et c'est pourquoi son insta- ques mots de Boukharine et de Piatakov. Ils sont, à mon avis, les plus marquantes parmi les forces jeunes et il faut, à leur égard, avoir en vue

ce qui suit :

Boukharine n'est pas seulement le plus précieux et le plus fort théoricien du Parti, et aussi légitimement considéré comme le préféré de tout le Parti, mais ses conceptions théoriques ne peuvent être considérées comme vraiment marxistes qu'avec le plus grand doute, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais appris et je crois qu'il n'a jamais compris vraiment la dialectique).

Piatakov est incontestablement un homme de volonté et de capacités les plus éminentes ; mais il incline trop à l'administration et au côté administratif des choses pour qu'on puisse s'en remettre à lui dans une question politique séneuse.

Evidemment, l'une et l'autre remarque sont faites par moi seulement pour le moment présent, et à supposer que ces deux travailleurs éminents et dévoués ne trouvent l'occasion de compléter leurs connaissances et de modifier ce qu'ils ont en eux d'unilatéral.

(25 décembre 1922). Staline est trop brutal et ce défaut, pleinement supportable dans les relations entre nous, communistes, devient intolérable dans la fonction de secrétaire général. C'est pourquoi je propose aux camarades de réfléchir au moyen de déplacer Staline de ce poste et de nommer à sa place un homme qui, sous tous les rapports, se distingue du camarade Staline par une supériorité, c'est-à-dire qui soit plus patient, plus loyal, plus poli et plus attentionné envers les camarades, moins capricieux, etc. Cette circonstance peut paraître une bagatelle insignifiante mais je pense que pour se préserver de la scission et du point de vue de ce que j'ai écrit plus haut des rapports mutuels entre Staline et Trotsky, ce n'est pas une bagatelle, à moins que ce soit une bagatelle pouvant acquérir une importance capitale.

(4 janvier 1923).

et voulait conjurer, Lénine sera resté impuissant. Il n'était pas encore mort que les intrigues commençaient. La Révolution défigurée, qui est, pour tous ceux qui la lisent, une révélation Contre la menace qu'il entrevoyait et leur permet de comprendre le dé-

roulement de la Révolution depuis la mort de Lénine, contient des documents et cita des faits jusqu'alors ignorés qui mettent à nu ces intrigues et révèlent leur signification politique. La lutte patiemment et méthodiquement

## Staline a-t-il tait assassiner Bloumkine?

La Gazette de Cologne a publié, le 28 décembre, un télégramme de son correspondant de Moscou, ainsi conçu:

Ges jours-ci, le notoire Bloumkine, le meurtrier de Mirbach, a été arrêté sur l'ordre du Guépéou. Bloumkine était accusé d'entretenir des relations secrètes avec Trotsky. Conformément à la sentence du Guépéou, Bloumkine a été fusillé.

Ce télégramme a été reproduit par quelques journaux, mais jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes la presse stalinienne est restée muette ; elle n'a ni confirmé, ni démenti.

Nous lui posons donc la question. Nous exigerons qu'elle parle. S'il s'agit d'une nouvelle erronée, qu'elle le dise. Si l'abominable assassinat a eu réellement lieu, elle ne peut pas espérer le dissimuler, même si elle en a honte.

Nous demandons à Cachin, direcseur de l'Humanité, de dire ce qu'il sait du sort de notre camarade Bloumkine et s'il est prêt à prendre sur lui la responsabilité de l'assassinat d'un communiste oppositionnel par la clique stalinienne.

LA VERITE.

menée contre Trotsky et l'opposition communiste de gauche c'est la lutte des bureaucrates de l'appareil contre les communistes qui veulent persévérer dans la voie tracée par Lénine. La tâche est ardue car rien n'est plus difficile que le « Méninisme » : il fant le recréer à chaque instant. On ne le trouve pas dans les Œuvres complètes en formules toutes préparées, s'adaptant à chaque cas.

Le léninisme doit être une création

sans cesse renouvelée.

Mais la caricature du léninisme est la chose la plus facile du monde — et la plus dangereuse. Précisément parce que Lénine a toujours insisté sur l'importance, sur la nécessité de la «manœuvre » idans la tactique révolutionnaire, on voit toutes sortes de cliques sa former et se croire « léninistes » parce qu'elles manœuvrent à l'intérieur des organisations du parti pour s'assurer la direction. Chez Lénine, la manœuvre restait quand même l'accessoire ; elle était dirigée contre la bourgeoisie; elle était nécessaire parce qu'il ne fallait engager la bataille que dans les meilleures conditions, veiller soigneusement sur les intérêts et surla vie des ouvriers. Elle s'appuyait sur une politique générale, sur une vue d'ensemble de la situation.

Les « léninistes » fabriqués par les « manuels théoriques et pratiques », par l'histoire falsifiée, par le monolithisme, sont un danger pour la classe ouvrière. Ce sont eux qui dirigent aujourd'hui le Parti communiste russe, l'Internationale communiste et ses sections ; et en ce sixième anniversaire de la mort de Lénine ils ne peuvent offrir qu'une Internationale affaiblie et déclinante, chargée de lourdes fautes.

Au Lénine mort devant lequel ils se prosternent au moment où ils le trahissent, opposons Lénine vivant et saduons-le en hommes, ainsi qu'il le veut.

## LA SEMAINE

#### Préparation du Congrès socialiste.

Le Congrès national qui doit se prononcer sur la participation se prépare. Au terme d'une longue et filandreuse discussion insérée dans le joyeux Populaire, les fédérations se prononcent. L'exemple allemand, anglais, scandinava n'entraînera pas encore l'adhésion de la social-démocratie française. Encore tiraillée, elle ne se résoudra pas à afficher publiquement qu'elle s'est prêtée depuis longtemps à la bourgeoisie pour laquelle elle joue depuis beau temps le rôle du petit personnel. La discussion, d'ailleurs, roule presque uniquement sur une question d'opportunité partementaire. Il ne faut pas oublier qu'une présidence du conseil confiée à Paul Boncour, eût levé, lors de la dernière crise, les dernières hésitations. Paul Boncour! c'est dire que la présente discussion est vide de tout sens de classe et que le parti socialiste a désormais conscience qu'il n'est que l'aile flottante de la démocratie bourgeoise.

Que les élus socialistes sont désormais des éléments de l'appareil bourgeois confondus avec leurs collègues, cela est net au Conseil municipal. Dans la récente et scandaleuse augmentation des tarifs des transports, qui soulève une indignation dont même la presse bourgeoise doit se faire l'écho, ce sont les conseillers socialistes et Fiancette qui ont eu le rôle le plus actif et ce sont eux les plus compromis. Quelques éléments du parti ont grondé avec une impuissance timide. Les élus ont enterré leur protestation.

"L'œuvre du ministère de l'Air », annonce le Temps: « La prochaine discussion du budget de l'Air nous invite à jeter un coup d'œil d'ensemble à la suite de son rapporteur, M. Pierre Renaudel, dont nous nous plaisons à reconnaître la conscience et la modération... » Les ouvriers apprécient que la conscience des Renaudel, Fiancette et Paul Boncour, auxquels la bourgeoisie se plaît tant à rendre des hommages, n'a vraisemblablement rien à voir avec leur conscience de classe.

#### Deux procès.

L'ouvrier libertaire Guyot avait refusé de subir le service militaire. Cette résistance passive, cette non-coopération individuelle n'oppose pas à la sujétion de la bourgeoisie une résistance très efficace. Elle ne fait qu'offrir aux coups d'une répression qui les prévoit des individus isolés et désarmés. Peut-être Guyot le comprendra-t-il et rajoindra-t-il les rangs organisés de ses Arères de classe. Mais les officiers du tribunal et leur camarade magistrat ont très bien compris l'intention dirigée contre toute la discipline sociale du geste de l'ouvrier Guyot. Et ils l'ont frappé, sans barguigner, du maximum de la peine : un an de prison.

Grand bruit autour du procès interminable de l'immonde maître-chanteur Anquetil. Celui-là vient de Ioin. A la fin de la guerre, il abusa nos camarades russes, alors qu'il dirigeait un petit organe de provocation et d'indication le Bolchévik, qui devint le Titre censuré. Depuis, marchandant les secrets d'alcôve, mêlé aux calomnies les plus basses, auxifiaire ignoble de la police, il se fit une situation assez grande, créa la Rumeur et faillit de peu devenir député de la Guyane contre l'honorable requin Lautier. Le jeu double qu'il mena avec la Gazette du Franc et la Sûreté Générale fut son apogée et sa fin. Il fut pris dans les remous de la vague qu'il avait déchaînée. Et il fut trahi par ceux qu'il servait et qu'il inquiétait. Demain, il sera exécuté.

Le procès met à nu les agissements de la tourbe de maîtres-chanteurs et de ruffians qui servent les combinaisons des financiers et qui vivent à leurs crochets. Il révèle comment la prétendue audace des puissants de la finance use des plus louches comparses et leur paie tribut. Et aussi comment les hommes politiques, d'une façon à peine plus pudique, vivent en parasites domestiqués des riches entrepreneurs. Il n'est que de voir les relations et les collaborations d'Anquetil, pour un peu aujourd'hui, député de la Guyane.

#### Dans la marine française.

L'Edgard-Quinet a coulé. Peu nous chaut de savoir par le fond les 14.000 tonnes de ferraille du bagne flottant et

ses 14 pièces de 194 mm. La bourgeoisie prélèvera sur le fruit de son exploitation de quoi remplacer sa machine de massacre et de servitude. Les marins, les mécaniciens, les chauffeurs ne chômeront pas longtemps. Quant à l'étatmajor qui a conduit le navire de 10 mès tres de tirant d'eau sur un fond de 12 à 13 mètres hérissé de rochers, il donne une fois de plus la mesure de sa suffisance bornée. La peine des hommes et leur sang sont la pour suppléer à l'ignorance et au manque de dévouement des chefs vaniteux. Le commandant sen tir ra par une honorifique séance de conseil de guerre de pure forme. Il est du milieu des chefs, de ceux qui, au nom de la bourgeoisie, exercent le pouvoir et font régner la discipline.Que les ouvriers pensent aux peines infligées par cet incapable aux matelots du bord, et pour quels motifs. La prison est réservée au mallieureux mécanicien d'express — s'il échappe à la catastrophe.

#### Dans la marine soviétique.

L'agence Havas — car l'agence Tassn'en dit rien — annonce l'arrivée d'une division navale soviétique à Naples, où des fêtes sont données en son honneur. L'amiral qui la commande est un ancien officier de la marine impériale, venu autrefois à ce titre en Italie. Il a reçu ces jours derniers en Sardaigne, des autorités de Cagliari, où la division a d'abord séjourné, le meilleur accueil.

Pour l'amiral rien n'a changé. Mais les ouvriers révolutionnaires s'interrogeront sur ces fêtes officielles où l'on mêle les frères des marins d'Octobre, les soldats populaires de la révolution prolétarienne aux assassins de la classe ouvrière d'Italie, à l'heure où des centaines d'ouvriers révolutionnaires sont maintenus en prison, où des milliers de militants sont déportés aux îles, où tout révolutionnaire est traqué et menacé dans sa vie, à un an de l'assassinat de Della Maggiora. Ces fêtes ne sont que la monnaie de retour de la réception triomphale faite à Odessa aux aviateurs fascistes. Quelle déviation étatique, quelle déformation de l'esprit de corps élo gnent ces manifestations de tout esprit révolutionnaire ?

De tels faits mesurent la transformation qui s'opère dans l'Union soviétique, à la faveur de l'appareil d'Etat que la bureaucratie stalinienne a privé de la vie révolutionnaire du prolétariat. Qu'ils alertent les ouvriers sur les périls que la politique stalinienne fait courir à la révolution russe et à l'internationale révolutionnaire.

#### LES METHODES STALINIENNES EN FRANCE

Nous avons relaté, dans notre numéro du 17 décembre, l'exclusion du camarade Gorkin, du parti communiste. Son crime était d'être un oppositionnel « trotskyste ». Appelé devant la commission de contrôle, il fit une fière déclaration, revendiquant pleinement ses opinions et ses actes. La direction du Parti et de la C.G.T.U., furieuse, ne s'en est pas tenue à l'exclusion. Elle avait la possibilité de la compléter par une mufferie : elle en usa. La compagne de notre camarade travaillait à la C.G.T.U.; on la renvoya sur l'heure. Elle était au bureau confédéral, et la plus ancienne, y travaillant depuis huit ans. Peu importe ; les staliniens à la Brécot et à la Claveri ne s'embarrassent de rien.

Cependant, ce renvoi scandaleux provoqua des protestations : la majorité des
employées de la C.G.T.U. s'adressa aux
« patrons ». Ceux-ci durent essayer de
se justifier. Ils le firent comme ils font
toujours en pareil cas, en colportant
mensonges et calomnies. Les méthodes
staliniennes ne varient pas. On les retrouve identiques dans tous les domaines.

#### PEINTS PAR EUX-MEMES

Et l'exemple de la social-démocratie allemande prouve simplement que les vocialistes au pouvoir en Allemagne sont contraints de faire les affaires de la bourgeoisie.

MANUEL (II°).

Je préfère le socialisme français de 1906 au socialisme de la social-démocratie allemande courbée sous le capi-

rtalisme:

ZYROMSKI, Secrétaire de la Fédération de la Seine.

#### A La Haye

## Discussions autour de la B.R.I.

Le déroulement de la conférence de La Haye est à peu près ce qu'on pouvait prévoir : une pièce de théâtre soigneusement montée et dont le dénouement est donné d'avance. Entre l'Allemagne et ses créanciers, entre la Hongrie, la Bulgarie, l'Autriche et les leurs, des points de frictions existent, c'est certain. Ha façon dont on les fera disparaître est affaire d'habileté, de cynisme ou de force de la part des hommes dEtat bourgeoiss réunis autour du tapis vert. Mais la ligne fondamentale et les accords définitifs sont acquis à l'avance parce qu'ils ont été réglés préalablement entre impérialistes. La presse française, anglaise, ou allemande, simule la représentation d'un drame aux méripéties imprévues, qui peut mal tourner à chaque instant. Pour satisfaire le nationalisme de leurs bourgroisies respectives, ils grossissent le moindre incident et amplifient les interventions de leurs délégués. Plus la brouille aura semblé profonde, plus aussi l'accord auquel on parviendra semblera providentiel et contribuera à raffermir la situation des hommes d'Etat.

Naturellement, l'Humanité donne dans le panneau. A chaque incident quotidien qui lui est transmis par les agences bourgeoises, avec les préoccupations que nous venons de signaler, son rédacteur pour les questions internationales annonce la rupture définitive, l'exacerbation des contradictions entre impérialistes, les menaces de conflit. Les thèses sur la 3e période l'aveuglent complètement. Ainsi l'Humanité fournit à ses lecteurs des explications embrouillées et typiquement opportunistes, parce qu'elle se contente toujours de suivre les événements d'après leurs apparences les plus superficielles et extérieures.

Il faut comprendre clairement que cette conférence de La Have est dominée par la nécessité de mettre le plan Young en application le plus rapidement possible. Cette mécessité est reconnue, d'abord par les Américains qui en sont les promoteurs et les véritables bénéficiaires, et les « créanciers » de l'Allemague, notamment la France et l'Angleterre, enfin par l'Allemagne elle-même. C'est une nécessité économique, donc particulièrement impérative. Ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre ne peuvent se satisfaire du mode actuel de règlement des réparations prévu par le plan Dawes. Le plan Young prévoit un règlement définitif des réparations; d'une part des modalités nouvelles des versements allemands, et d'autre part, l'évacuation définitive de la Rhénanie par les Français. Enfin, pour le réaliser, il institue la Banque des Règlements internationaux qui permettra la mobilisation rapide des sommes allemandes dues au titre des réparations. Quoiqu'ils ne soient pas directement intéressés dans le règlement entre les Allemands et leurs créanciers européens (ils viennent encore de le montrer en réglant directement avec l'Allemagne le recouvrement de leur créance), les Etats-Unis sont et seront les véritables dominateurs du plan Young, ear eux seuls possèdent le réservoir de capitaux suffisamment plein pour pouvoir permettre avec succès l'émission des emprunts par la Banque des Règlements internationaux.

Or, le point de friction principal entre l'Allemagne et ses créanciers européens à justement trait à ces émissions d'emprunts nécessités par la mobilisation de la dette allemande. C'est l'examen de ces points de friction qui fait l'objet des débats de la Haye Mais l'opération fondamentale, l'adoption du plan Young n'y est nullement mise en cause malgré les apostrophes démagogiques de Snowden et de Tardieu. La mobilisation consiste dans la possibilité pour l'Allemagne de verser les sommes dues non pas annuellement, mais en quelques tranches, qui totaliseraient les sommes de plusieurs années. Naturellement, l'Allemagne ne pourrait atteindre ces sommes que par un emprunt, emprunt qui serait lancé par la B.R.I. Ce sont les « obligations Young ». La France (et aussi l'Angleterre) ont grand intérêt à cette mobilisation, qui leur assurerait dans des délais courts, des

sommes importantes. Cependant, afin de ne pas embouteiller le marché international avec des emprunts allemands, les « alliés » prétendent interdire à l'Allemagne de contracter d'autres emprunts à l'extérieur pendant une certaine durée de temps, alors que le gouvernement Muller, qui ne vit que des emprunts étrangers, veut réserver sa liberté d'action sur ce terrain.

Il est très important de remarquer que c'est principalement sur le marché américain que l'Allemagne lance ses emprunts. Que ce soient les obligations Young, les obligations Kreuger (trust américano-suédois des allumettes) ou les obligations Schacht-Morgan, c'est toujours le capital américain. On voit par là à quel point Ms Etats-Unis dominent les discours de La Haye. Tardeu et Curtius discutent pour savoir dans quelle mesure et pourquoi on autorisera l'Allemagne à emprunter; mais quel que soit l'emprunt, en fin de compte, ce sera le capital américain, qui pour la majeure partie, le souscrira.

Telles sont les discussions fondamentales de La Haye, autour d'une opération principale : la mise en application du plan Young.

Les nationalistes et social-chauvins français font un grand bruit autour de Pattitude du docteur Schacht, président de la Reichsbank. Celui-ci, quoiqu'ayant fait partie du comité des experts qui a élaboré le plan Young, soulève aujourd'hui un grand nombre d'objections à la réalisation de ce plan. Il prétend, pour des raisons de politique intérieure, que la première conférence de La Haye a apporté au plan Young des modifications inacceptables en faveur de l'Angleterre ou de la France. Mais là aussi la presse bourgeoise bâtit des combinaisons et ides drames très éloignés de la réalité. En fin de compte, Schacht se rallie aux dispositions actuelles du plan, et participera à la Banque des règlements internationaux. Cella ne pouvait faire en définitive de doute pour per-

Les impérialismes sortiront de La Haye pourvus d'un outillage capitaliste agrandi, d'un trustee financier international qui va leur permettre d'aborder de front les difficultés nouvelles du développement du marché mondial. Mais cela signifie aussi que les contradictions de l'impérialisme se reproduisent à une échelle gigantesque; et que grâce à l'effort prolétarien elles se résoudront totalement dans la révolution socialiste indispensable.

## D'UNE SEMAINE

Vaillant-Couturier a fait sa rentrée tant attendue dans l'Humanité du 5 janvier. Naturellement ça a été par un geste de cabotin.

Quelques journalistes petit-bourgeois avaient pris sa défense afin de le faire gracier en même temps que Daudet. Il publia dans l'Humanité une lettre grandiloquente afin de désavouer leur geste.

Mais... dans l'Œuvre du lendemain, Piot nous apprit que Vaillant-Couturier avait rendu visite à Pierre Scize, rédacteur au Canard enchaîné, et s'était entendu avec lui sur le sens de la campagne à mener. P. Seize fournit des précisions dans le Canard.

Ni l'Huma, ni Vaillant n'ont rien répondu. Qu'un pareil bonhomme ait quitté l'Huma, c'est regrettable. Il y était tout à fait à sa place, surtout depuis qu'il avait consolidé cette place grâce à ses calomnies contre l'opposition russe et le soi-disant « complot avec l'officier de Wrangel ».

Teulade, du bâtiment, s'était taillé un grand succès au dernier congrès de la C.G.T.U. en rappelant que Schumacher avait été candidat aux élections municipales à côté d'un capitaine de pompiers.

Teulade était alors un pourfendeur de minoritaires, un membre ardent du Parti. Ce n'est pas vieux.

Aujourd'hui Teulade a quitté le parti, après une bataille rangée avec Roland Sémard. Combien en verrons-nous encore dans la majorité, d'ici six mois, des 100 p. cent d'aujourd'hui?

# La conférence de Londres ou le repas des fauves

Le 21 janvier, les impérialismes qui se partagent la surface du globe se réuniront à Londres pour y discuter des moyens de faire la guerre à bon marché. Naturellement, la presse domestiquée entonne le chœur pacifiste : à l'en croire, les gouvernements ne demanderaient pas mieux que de faire des boîtes de conserves avec les cuirassés, mais il y a la « sécurité » qui exige, ou qui veut cela, etc., mais chacun a son voisin qui, lui, n'a pas dans son passé, les mêmes traditions de « générosité » et d'humanité etc.; les voisins sont responsables de tout ; sans eux, il n'y aurait plus de guerre et la paix du Seigneur régnerait sur les flots... «Paix» en langage capitaliste, veut dire hégémonie, absence de concurrents, depuis le temps où la parole du Seigneur s'exprimait en bon anglais.

Du dix-septième siècle à la guerre mondiale, la «paix » anglaise a, en-effet, régné, incontestée sur l'étendue des mers. Premier pays capitaliste dans Thistoire, le Royaume-Uni a été, à cause de cela la première puissance navale du monde. C'est que la libre voie des mers joue dans le commerce un rôle prédominant. Même aujourd'hui, où les communications terrestres sont multiples, où le réseau ferré se resserre de plus en plus, le transit maritime reste le seul moyen d'accès aux pays lointains où s'abattent les vautours capitalistes.

Il faut de la « sécurité » aux capitaux qui servent à l'exploitation des matières premières ; il faut de la « sécurité » aux marchandises que déversent les usines de la métropole, parmi les populations arrièrees des terres colonisées. Cette « sécurité », c'est aux navires de guerre, ces requins du capital, qu'on la demande. On ne peut donc pas concevoir Fexistence d'un grand pays impérialiste, sans une flotte de guerre proportionnée à l'étendue de son expansion mondiale; à tel point qu'hégémonie navale est synonyme d'hégé. monie mondiale.

L'Angleterre a eu la première dans la mesure où elle a pu garder la seconde. La croissance extraordinairement rapide de l'impérialisme allemand ayant menacé ses prétentions, il n'a fallu rien de moins que la guerre pour sauver la vieille Angleterre de cet immense péril; et maintenant la formidable flotte allemande, l'orgueil du kaiser, repose sur une épaisse couche de goquillages, au fond d'une petite baie d'Ecosse....

Malgré cela, la guerre n'a pas sauvé Phégémonie britannique. Elle a dressé devant elle le colosse américain qui petit à petit contraint au recul ses forces épuisées ; et ainsi l'Amérique est devenue la plus grande puissance impérialiste du monde. Ses capitaux, ses marchandises, ses navires vont partout. Ils pénètrent même en Europe et dans les Dominions, ces anciennes chasses gardées de la finance brilannique. A Phorizon d'Extrême-Orient, une nouvelle étoile s'est levée, le Japon qui, en Asie, concurrence fortement l'Angleterre et l'Amérique. Il surveille par ses escadres les portes chinoises du Pacifique. Grave souci pour les hommes de Wall Street et de la Maison Blanche: la Chine, les débouchés de l'immense Asie sont sous la menace nipponne et cela nécessite pour eux l'entretien d'une flotte puissante dans le Pacifique.

En Europe, la France et l'Italie se jalousent et s'épient ; l'Italie étouffe dans ses frontières étroites, sur son sol pauvre: il lui faut des terres à coloniser, et la France occupe solidement les meilleures de l'Afrique du Nord. Leur antagonisme colonial a pour conséquence leur antagonisme naval et la victoire appartiendra à celle qui commandera dans la Méditerranée.

Telles sont les grandes puissances navales qui, périodiquement, en 1930 comme en 1921, éprouvent le besoin de limiter leurs armements. Bien entendu, la paix sert, une fois de plus, d'oripeau destiné à couvrir, aux yeux des masses, les tractations des impérialismes. 5, 5, 3, 1.75, 1.75 pour les cinq puis-A Washington, le jour où la conférence sances. Depuis la situation de l'Angledécida d'égaliser les tonnages en cui- terre ne s'étant pas rétablie, elle a rassés de l'Angleterre et des Etats-Unis, le secrétaire d'Etat américain Hughes déclara qu' « une ère nouvelle s'ouvrait échoué à cause de l'hostilité américaipour l'humanité ». Il aurait pu être plus ne. Le capitalisme yankee se portant

précis et se contenter de dire qu'une ère nouvelle s'ouvrait réellement pour l'impérialisme américain.

Quand sir Arthur Balfour, délégué de la Grande-Bretagne à la même conférence, demanda la suppression des sous-marins « pour humaniser la guerre ». les Français et Japonais, qui ont besoin d'une flotte sous-marine, répliquerent qu'il fallait plutôt supprimer des capital ships (cuirassés) pour «humaniser la guerre ». Le prolétariat mettra ces lascars d'accord en les supprimant, eux et le capitalisme qu'ils représentent !

La bourgeoisie dont la domination est fondée sur l'asservissement de la classe ouvrière, ne pourrait sans péril étaler devant les masses les contradictions qui la rongent. Elle a besoin de toute une façade phraséologique d'abstractions, telles que paix, humanité, civilisation, droit, désarmement, pour y dissimuler ses appétits et les antagonismes qui en résultent.

De même que dans ses entreprises coloniales, elle se sert de pasteurs et d'autres larbins de Dieu pour persuader aux indigènes qu'ils doivent, pour leur propre bien, devenir des chrétiens, c'est-à-dire des esclaves salariés, de même, dans la défense de son hégémonie, elle utilise des pacifistes, socialistes et autres larbins du capital pour persuader aux peuples qu'elle est capable d'apporter un rayon d'espérance au sein de leur misère.

Nous avons vurplus haut qu'une flotte de combat était un instrument indispensable à tout impérialisme qu'i se respecte. Malheureusement pour lui, c'est un instrument très cher. Un euirassé ayant un équipage de mille hommes vaut dans les 800 millions de francs; une torpille bien placée l'envoie au fond en quelques minutes. A ce prix, et pour moins de risques, on peut équiper une armée de terre. D'autre part, avec les progrès foudroyants de la technique industrielle, le navire terminé, mais dont les plans remontent à quelques années auparavant, se trouve presque démodé. Les impérialismes rivaux en ont déjà conçu d'autres plus puissants, moins vulnérables. Au bout de vingt ans, il est inutilisable et vendu comme tas de ferraille. Cela entraîne des budgets considérables : les Etats-Unis dépensent 10 milliards par an pour leur flotte; l'Angleterre 7 milliards; la France 3 milliards de francs. Ce sont des centaines de milliards de capitaux immobilisés dans toutes les flottes du monde, s'usant à ne rien faire, se gaspillant en fumée.

Il faut donc à une puissance économique, si faible soit-elle, une perspective économique relativement satisfaisante pour tenir son rang dans la grande concurrence navale. Cela n'est plus possible pour l'Angleterre. Autrefois son Amirauté se donnait pour tâche d'avoir une flotte au moins égale aux deux flottes réunies qui venaient immédiatement après elle. Maintenant, elle ne peut plus se contenter que d'égaler celle des Etats-Unis. C'est à la conférence de Washington (1921), que cette première étape de la décadence britannique fut, pour ainsi dire, solennellement enregistrée. Une énorme crise économique sévissait alors sur le monde ; le marasme était complet dans toutes les puissances industrielles. Pour alléger les budgets trop lourds, l'Amérique montante et l'Angleterre déclinante s'entendirent pour fixer à un même taux les tonnages des capital ships, tout en gardant leur liberté pour les petits navires, croiseurs et sous-marins. En même temps, le Japon, principal adversaire des Etats-Unis en Extrême-Orient, abandonné de son ancienne alliée l'Angleterre, dut accepter, sous leur pression un tonnage moindre pour ses effectifs. La France et l'Italie, qui font figure de roquets à ces repas de fauves que sont les conférences de « désarmement » durent se contenter de fort peu de choses. Finalement, les tonnages de cuirassés furent fixés dans les rapports de cent députés S.F.I.O.! constamment cherché à obtenir de nouveaux accords navals, mais elle a

bien pouvait se permettre la construction de douzaines de croiseurs, tout en signant des pactes Kellogg.

Il faut aujourd'hui la perspective d'une nouvelle crise économique qui semble devoir frapper les Etats-Unis, il faut la révolution technique opérée par les Allemands dans la construction et l'usage des croiseurs, qui, d'unités auxiliaires deviennent de vrais navires de bataille, il faut tous ces facteurs primordiaux, pour que les deux impérialismes anglo-saxons cherchent à s'entendre sur une formule de limitation des croiseurs. C'est la vraie cause de la nouvelle conférence qui se tiendra à Londres. Telle est l'hégémonie mondiale de ces deux Etats, que les autres sont pour ainsi dire, contraints de venir causer. Les grosses flottes bouffent les petites comme les fortes entreprises dévorent les faibles Aussi, chaque pays ira s'asseoir à Londres, mais chacun y défendra ses appétits : Le Japon veut plus de croiseurs que les autres ne voudraient lui en laisser ; la France développe l'arme des sous-marins et voudrait bien garder cet avantage; l'Italie, sa rivale immédiate, cherche à se rapprocher de l'Amérique et défendra ses thèses : suppression des sous-marins et diberté du commerce en temps de guerre. C'est à une belle bataille que nous allons assister, autour de l'écuelle militariste, mais la victoire du plus fort ne fait pas de doute. L'Amérique pourrait, si elle le voulait, construire une flotte capable d'écnaser toutes les autres : l'Angleterre le sait et c'est la raison qui la pousse à accepter une formule de limitation qui maintient en apparence une sorte d'égalité entre elle et sa rivale. En apparence seulement, car ce qui est déterminant dans un conflit, ce n'est pas la puissance militaire au départ, c'est la possibilité, pour un pays en guerre de réparer et de construire un matériel neuf. C'est cela le « potentiel de guerre », et cela exige des capitaux, des matières premières et une capacité de production hautement développée. C'est là la naison pour laquelle l'Amérique se prête complaisamment à cette comédie de désarmement. Avec un petit air pacifiste, elle s'assure une supériorité à bon marché.

Ainsi, les conférences de « désarmement » préparent la guerre au moins aussi sûrement que les courses irrationnelles à des ammements ruineux. Elles permettent de libérer des capitaux improductifs qui se jetteront dans les branches économiques de la production, elles obligent les militaristes à perfectionner les techniques de combat et à préparer ainsi des armes infiniment plus meurtrières que dans le passé.

Voilà le côté actif, productif, des conférences; mais elles jouent un rôle moral qu'il ne faut pas négliger, en continuant les parlotes de Genève, en leur donnant l'ombre d'un reflet de réalité. L'Internationale socialiste en profite pour répandre son opium sur les ouvriers. Elle a réuni une commission de désarmement (de la classe ouvrière, pourrions-nous ajouter), où elle exprime l'opinion que la conférence de Londres n'aura une utilité durable que « si elle achève son œuvre dans l'organisation générale de la paix poursuivie à Genève », en d'autres termes, que si la fameuse conférence préparatoire de Genève, censée devoir discuter au-dessus des nations, entérine purement et simulement les ordres de l'impérialisme américain. Celui-ci les dicte d'après ses besoins du moment. La paix, d'après nos social-démocrates parle toujours anglais comme autrefois, mais avec un fort accent yankee. Tous les socialistes ne sont pas américanisés. Il en est de français, comme le social-chauvin Paul Boncour, qui s'inquiète de la limitation par « en haut », (à une « hauteur » que le capitalisme français ne peut, évidemment atteindre); il adjure le gouvernement de faire respecter « nos droits », aux applaudissements

La véritable lutte contre la guerre, c'est celle de Lénine, de Rosa Luxembourg, c'est la lutte révolutionnaire du prolétariat contre le capitalisme. Toute solution qui ne supprimera pas le capitalisme, cause unique de la guerre, est un cautère sur une jambe de bois. Pour LETTRE D'ALLEMAGNE

## L'OPPOSITION DE DROITE

Leipzig, janvier. Dans les années qui suivirent la défaite de 1923, la droite ne s'éleva jamais contre la politique de Zinoviev ni contre celle de Staline. Ses chefs n'ent formulé aucun jugement politique au sujet des questions internationales, bien que Brandler et Thalheimer, séjournant à Moscou étaient très bien informés de la politique intérieure de l'I. C. Aujourd'hui ils expliquent leur silence par l'obéissance à la discipline.

Mais la raison véritable de leur silence c'était leur désir de « conquérir » le parti allemand au moyen de ce même appareil bureaucratique dont ils se sont gardes de dévoiler les fautes. Ne sachant pas qui l'emporterait de Staline ou de Boukharine ils n'esèrent pas prendre position pour I'un ou pour l'autre. Aujourd'hui ils transforment cette lâcheté en théorie, disant : Nous n'avions pas à nous mêter des affaires intérieures du Parti communiste russe. Voilà une attitude bien singulière pour des révolutionnaires internationalistes. Pourquoi fallait-il observer la discipline jusqu'en 1928, et pourquoi cesse-ton à partir de cette date ? Mais Brandler n'a-t-il pas dit lors d'une réunion de sa fraction à Leipzig, qu'il espérait recevoir le parti allemand des mains de Staline? Avant son départ de Moscou, Staline Lui aurait déclaré que si la droite conquérait dans l'avenir suffisamment d'influence dans le parti allemand il ferait sa politique avec elle.

La droite regarde la défaite d'octobre 1923 comme une « légende ». Selon ses porte-parole, il n'y a pas eu de défaite et elle maintient ce point de vue, malgré les démentis flagrants qu'ent apportés teutes les années suivantes, la stabilisation économique et politique du capitalisme.

C'est pourquoi ils sont toujours pour la tactique du front unique avec la socialdémocratie, telle qu'ils l'ont préconisée en 1923. Et logiquement l'un d'eux, Paul Bottcher, applique cette tactique à l'Angleterre et déclare que la défaite de l'I.C. en Angleterre est due au fait qu'on n'y a pas réalisé suffisamment ce genre de tactique de front unique.

Thalheimer est hostile à la lutte contro le koulak. Mais d'une façon générale la droite ne vent pas prendre position dans les questions russes.

En Saxe, leur fraction était très forte pendant de longues années ; ils ont néanmoins subi une lourde défaite aux élections. Ils n'ont obtenu que 22.500 voix et pas un mandat. Immédiatement après les résultats électoraux, beaucoup de foncconnaires de premier plan appartenant à la fraction de droite sont allés au parti social-démocrate.

A Leipzig, ils ont essayé de fonder un parti groupant les restes du parti socialiste indépendant et le groupe Ledebour. A une assemblée de ces groupements, le représentant du « parti » social-démocrate indépendant déclara qu'en ne peut pas défendre l'U.R.S.S. tant que les socialistes révolutionnaires et les menchéviks sont emprisonnés. Et il est membre du comité pour la défense de l'U.R.S.S.

La droite se vante à Leipzig d'être en Haison avec l'opposition française. L'opposition française, c'est le groupe alsacien de Hueber, étrotement lié aux autonomistes cléricaux. Pour se défendre de cette parenté les dirigeants droitiers déclarent qu'ils ne sont pas « complètement » d'accord avec les Alsaciens, mais pourquei ne se serviraient-ils pas de l'organe alsacien puisqu'ils ont la possibilité d'y écrire 4

La tentative de la droite de fonder un nouveau parti du type de l'Internationale deux et demi ne réussira pas. Cette période est historiquement dépassée.

Notre tâche à neus, Opposition de gauche, est de gagner les ouvriers qui sont allés vers la droite, poussés par leur mécontentement à l'égard de la politique-bureaucratique du P. C. Le Leninbund, peu clair sur les questions précises et le travail à accomplir n'a pas su rassembler les forces révolutionnaires d'opposition. Il ne pourrait le faire qu'en remédiant à ce grave defaut. - Roman WELL.

sauver l'humanité malade, le prolétariat repoussera les sorciers et les rebouteux social-démocrates avec leurs méthodes gangrenées, et se mettra à l'école du communisme révolutionnaire pour marcher par une voie sûre vers la Révolution libératrice.

Paul SIZOFF.

## CONVERSATION AVEC LÉNINE

à Moscou des communistes de tous les pays. Une délégation nombreuse de trade-unionistes britanniques était déjà venue et s'en retournait. Une délégation, nombreuse aussi, du Parti socialiste italien et de la Confédération générale du travail la remplaçait.

C'était quelque chose de nouveau dans la Russie des Soviets. Jusqu'alors solidement enserrée par le blocus des grandes puissances impérialistes, entourée du barbelé de Clemenceau, elle avait été condamnée à l'isolement. Même peu de mois auparavant, les grands rapaces capitalistes, exaspérés et étonnés de sa résistance, avaient cru qu'ils la tenaient enfin, et allaient en venir à bout. Sous la triple offensive de leurs mercenaires, le territoire soviétique se

Sur quoi repose la discipline du parti révolutionnaire du prolétariat? Comment est-elle contrôlée? Qu'estce qui la soutient?

En premier lieu, c'est le caractère conscient de l'avant-garde prolétarienne, son dévouement à la révolution, sa maîtrise de soi, son esprit de sacrifice, son héroïsme. En second lieu, c'est son aptitude à se rapprocher de la masse des travailleurs, avant tout de la masse prolétarienne. Mais aussi de la masse laborieuse non prolétarienne, à se lier, à se fondre, si vous voulez, jusqu'à un certain point avec elle. En troisième lieu, c'est la rectitude de la direction politique réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politique, à condition que les masses se convainquent par leur propre expérience de cette justesse.

Lénine.

réduisait chaque jour. Youdénitch menaçait directement Pétrograd ; Dénikine, montant rapidement du Sud, s'approchait de Toula, grand centre de fabrications de guerre, à 170 kilomètres de Moscou ; et tandis que les deux camitales étaient en danger, à l'Est, l'armée de Koltchak gagnait sans cesse du terrain.

Mobilisant toutes ses forces, les tendant au plus haut degré, la Révolution russe, conduite par des chefs clairvoyants et audacieux, brisa la triple étreinte. Youdénitch, qui se voyait déjà dans Pétrograd, était le premier liquidé et devait se retirer plus vite qu'il n'était venu. Ensuite les autres. Le cordon de barbelé était brisé. Les grandes puissances, désemparées d'autant plus qu'elles s'étaient imaginé tenir déjà la victoire, devaient renoncer, pour l'instant, à poursuivre l'intervention armée. Les petits Etats baltes, nouvellement créés, avaient hâte d'essayer d'une vie indépendante. L'Esthonie, la première, traita avec la Russie soviétique : une fenêtre était ainsi ouverte sur la Baltique. Il restait néanmoins deux points noirs : Dénikine avait pu trouver un refuge dans l'Extrême-Sud, en Crimée ; la Pologne, qui préparait une nouvelle marche sur Kiev et l'Ukraine.

Les délégués britanniques, citoyens honorables, ayant des passeports en règle, avaient pu ainsi faire un voyage à peu près normal. De même les Italiens qui projetaient depuis longtemps ce voyage et l'avaient préparé comme une vraie expédition dans des terres inconnues : ils s'étaient munis d'un vêtement spécial serré aux poignets et aux chevilles pour se préserver des poux porteurs du typhus, et leur wagon particulier portait d'abondantes provisions car s'ils voulaient bien voir de près la Révolution russe, ils n'entendaient pas se mettre à son régime.

Les communistes devaient faire le voyage dans d'autres conditions. Ils répondaient, eux, à l'appel lancé par le Comité Exécutif de l'Internationale communiste, à tous les communistes, à tous les révolutionnaires, pour envoyer des délégués au 2e congrès, dont la date et le lieu étaient audacieusement fixés : le 15 juillet, à Moscou.

Pour eux, il ne pouvait être question ni de passeports, ni de visas. Le

En juin 1920, on pouvait rencontrer blocus subsistait, et le voyage de retour, non moins difficile que l'aller, devait coûter la vie de trois des nôtres: Raymond Lefebvre, Vergeat et Lepetit.

Ils n'atteignaient Moscou qu'après détours et délais, quelques-uns ayant fait en passant l'expérience des prisons de Finlande ou de Lithuanie. Pour moi, le voyage fut seulement long, agrémenté de quelques incidents non dramatiques mais comiques. Il fut d'ailleurs plein d'intérêt. J'assistai déjà, en cours de route, à des réductions de congrès, à Milan, à Vienne, à Berlin. Le vrai congrès lui-même s'amorça. Lénine venait de faire paraître son « Communisme de gauche », maladie infantile du communisme; des échos nous en arrivaient qui fournissaient la matière d'amples discussions passionnées.

En arrivant à Moscou, on recevait la littérature du congrès : les thèses, le livre de Lénine et celui que Trotsky venait d'écrire : Terrorisme et communisme (l'anti-Kautsky). Les réunions préliminaires se succédaient sans arrêt; en dehors d'elles, des groupes se formaient, les « communistes de gauche » ou ceux qui se croyaient tels tinrent ouvertement plusieurs réunions « fractionnelles ».

En ce mois de juin 1920, l'atmosphère de Moscou avait quelque chose d'exceptionnel. On sentait encore le frémissement de la Révolution en armes dressée contre toutes les forces de contre-révolution celles du dedans et celles du dehors ; les délégués retrouvaient quelques figures connues, mais la plupart se rencontraient là pour la première fois. Une vraie camaraderie s'établissait entre eux. Les discussions étaient ardentes car les points de divergences ne manquaient pas, mais tous étaient dominés par un attachement absolu à la Révolution russe et au communisme naissant.

De son observatoire du Kremlin, Lénine suivait attentivement les préparatifs du congrès. Deux des principales thèses avaient été écrites par lui et il devait participer activement aux travaux du congrès. Sauf de rares exceptions, c'était la première fois depuis la Révolution qu'il pouvait prendre contact avec des communistes d'Europe, d'Amérique, d'Asie. Aussi s'empressaitil de les interroger. A peine était-on arrivé qu'il vous faisait venir dans son moi. En quelques mots, il me comcabinet du Kremlin.

lin, on se demandait quelle sorte d'homme on allait rencontrer.

Ses œuvres, les dernières exceptées, nous étaient mal connues ou pas connues du tout, et on n'avait que de vagues notions sur les luttes longues et acharnées qui avaient mis aux prises jadis les divers courants de la socialdémocratie russe et en particulier bolchéviks et menchéviks. Ses écrits révélaient un homme exceptionnel, notamment le « Communisme de gauche » que nous avions eu déjà le loisir de bien approfondir : un mélange tout nouveau de dogmatisme — ou plutôt d'attachement inébranlable à certaines conceptions jugées fondamentales et d'extrême réalisme, l'importance attachée à la manœuvre, ou « louvoiement » — expression typiquement léniniste — dans la lutte contre la bourgeoisie. On préparait des questions, des ripostes, et puis tout d'un coup on se trouvait déjà en pleine conversation, cordiale, familière, avec un homme qu'on voyait pour la première fois, comme si on le connaissait depuis dongtemps. Telle était la première réflexion de chaque délégué au retour du Kremlin.

Avant d'atteindre son cabinet, il fallait traverser son secrétariat, vaste pièce ; on avait juste le temps de remarquer au passage que les camarades qui y travaillaient étaient presque exclusivement des femmes. L'une d'elles vous accompagnait, Mais Lénine était déjà là pour vous recevoir. Quand j'entrai, il venait d'interrompre un entretien avec deux camarades russes. « Je vais vous faire attendre un peu, me dit-il, excusez-moi. » Puis, il retourna rapidement vers ses visiteurs demeurés devant une grande carte fixée au mur.

En ces jours, l'armée rouge pourchassait les troupes polonaises après les avoir délogées des positions où elles s'étaient installées une fois de plus en Ukraine. L'avance des rouges était foudroyante; elle se développait à une allure qui déroutait les conceptions des militaires professionnels et comme seule une armée soulevée par l'enthousiasme révolutionnaire peut le faire. La conversation se poursuivit devant la carte quelques minutes encore, puis Lénine vint s'asseoir devant muniqua les nouvelles du front qu'on Sur le chemin, de l'hôtel au Krem- venait de recevoir. Bien qu'il s'agissait d'une opération de la plus haute importance par les conséquences qu'elle pouvait avoir, il était parfaitement calme, tout à fait maître de soi. Et aussitôt, il m'interrogeait sur la situation en France.

Je n'ai pris, de cette première conversation aucune note et quand je m'efforce aujourd'hui de la reconstituer, je me souviens que, de sa part, elle se borna à de brèves questions, posées toujours fort à propos et montrant qu'il s'orientait déjà parfaitement dans une siluation assez compliquée. Mais une réflexion qu'il fit soudain allait me permettre de le juger. Comme nous parlions de la minorité zimmerwaldienne du Parti socialiste et de son développement, il me dit : « Il est temps mainténant qu'elle sorte de ce

Se lier bras et jambes à l'avance, dire ouvertement à un ennemi qui, pour l'instant, est mieux armé que nous, si nous allons lui faire la guerre et à quel moment, c'est de la bêtise et non pas de l'ardeur révolutionnaire. Accepter sciemment le combat lorsque cela est avantageux pour l'ennemi et ne l'est pas pour nous, c'est un crime ; et ce sont de pitoyables directeurs de la classe révolutionnaire ceux qui ne savent pas procéder par louvoiement, accords et compromis pour éviter un combat reconnu désavantageux.

Lénine.

parti pour former le parti communiste français. » Je lui répondis que tel n'était pas l'avis des camarades français dirigeant cette minorité, qu'ils avaient été antérieurement assez impatients de sortir du Parti, mais que le congrès de Strasbourg leur avait été si favorable qu'ils étaient maintenant opposés à la scission, car ils pouvaient espérer être rapidement la majorité. « S'il en est ainsi, dit-il, j'ai dû écrire une bêtise dans mes thèses. Demandez-en une copie au secrétariat de l'Internationale et communiquez-moi vos observations. »

Tel était l'homme. Il ne prétendait pas tout savoir. Pourtant, il savait beaucoup du mouvement ouvrier d'Occident ; sa connaissance des langues et des pays où il avait vécu, se melant intimement à la vie de ces pays, lui permettait de suivre les événements qui s'y déroulaient et de leur donner leur juste valeur. Mais précisément parce qu'il savait beaucoup, il était caapble de compléter ses connaissances et de reconnaître très simplement qu'il s'était trompé. Belle leçon pour nos dirigeants d'aujourd'hui qui, eux, sont des ignorants à peu près complets et ne peuvent, par suite, que commettre fautes sur fautes, sans jamais profiter d'aucune.

Par la suite, j'eus beaucoup d'autres occasions d'observer Lénine, et d'abord au congrès et dans les commissions. Le travail en commission surtout était avec lui particulièrement agréable. Il suivait la discussion de bout en bout, écoutant chacun attentivement, interrompant de temps à autre, le regard toujours vif et mali-

On sait qu'il pouvait être à l'occasion impitoyable et dur, même avec ses collaborateurs les plus proches, quand il s'agissait de questions qu'il considérait comme fondamentales pour l'avenir de la révolution. Alors, il n'hésitait pas à porter les jugements les plus sévères et à défendre les décisions les plus brutales. Mais il expliquait d'abord, patiemment; il voulait convaincre. Dès son arrivée en Russie, en avril, jusqu'aux journées d'Octobre, il dut souvent batailler très rudement contre une forte fraction du Comité central de son Parti. En 1920, son autorité était immense ; l'expérience avait montré que dans toutes les circonstances graves, il avait vu juste ; il apparaissait aux yeux de tous comme le guide sûr de la Révolution. Mais il était toujours le même homme simple, cordial, prêt à expliquer, pour convaincre.



A. ROSMER.

# Quelques résultats du conflit sino-russe

1. Dans son dernier stade, le conflit, comme on le sait, a mis à nu l'impuissance militaire totale du pouvoir chinois actuel. Cela démontre clairement que nous nous trouvons en Chine, en présence non pas d'une révolution bourgeoise victorieuse, comme le pensent Louzon, Urbahns et d'autres, car la révolution victorieuse aurait consolidé l'armée et le pouvoir. Nous avons, en Chine, une contre-révolution victorieuse, dirigée contre la majorité écrasante de la nation et, par conséquent, incapable de créer une armée.

2. Cela démontre, en même temps, d'une façon éclatante, l'inconsistance de la politique menchéviste de Staline-Martynov qui, à partir de 1924, jugeait la bourgeoisie « nationale » chinoise capable de se mettre à la tête de la révolution. En réalité, la bourgeoisie n'était capable, avec l'appui politique de l'Internationale Communiste et l'aide matérielle des impérialistes, que de briser la révolution et de réduire ainsi l'Etat chinois à une impuissance complète.

3. Le conflit sino-soviétique a, dans son stade militaire, démontré la prépondérance énorme qu'a la révolution prolétarienne, quoique affaiblie par la fausse politique de la direction pendant plusieurs années, sur la contrerévolution bourgeoise, qui disposait de l'appui sérieux, diplomatique et matériel, des impérialistes.

4. La victoire de la Révolution d'Octobre sur la contre-révolution d'avril (le coup de force de Tchang-Kaï-Chek à Shanghaï en avril 1927) ne peut en aucune façon être considérée comme la victoire de la politique de Staline. Au contraire, cette dernière a subi une série de défaites. L'occupation même du chemin de fer fut la rançon que Tchang-Kaï-Chek paya à Staline pour ses services. L'enjeu sur Feng-Yu-Siang tenté par Staline par la suite était également tout à fait inconsistant. L'opposition a mis en garde contre les combinaisons aventurières avec Feng-Yu-Siang contre Tchang-Kaï-Chek après avril 1927, avec la même énergie qu'elle protestait contre le bloc de Staline avec Tchang-Kaï-Chek.

5. L'enjeu sans principes sur le pacte Kellogg a subi un coup non moins dur. L'adhésion du gouvernement soviétique au pacte de l'impérialisme américain était une capitulation aussi honteuse qu'inutile du gouvernement soviétique. Par son adhésion au pacte, à cet instrument douteux de la paix, Staline aidait ouvertement le gouvernement américain à tromper les masses ouvrières d'Amérique et d'Europe. Quel a été le but de cette adhésion? De toute évidence, on voulait s'attirer la bienveillance des Etats-Unis et accélérer ainsi la reconnaissance diplomatique. Ce but, comme il fallait s'y attendre, n'a pas été atteint, parce que le gouvernement américain n'avait aucune raison de payer comptant ce qu'il obtenait gratuitement. New-York s'est servi du premier prétexte venu pour, en s'appuyant sur le pacte Kellogg, jouer le rôle de protecteur de la Chine contre la République soviétique. Moscou était obligé de répondre sur un ton tranchant. C'était juste et inévitable. Mais il est parfaitement clair que la démonstration obligatoire contre l'essai d'intervention de la part du gouvernement a dévoilé unte la légèrete criminelle avec iaquelle Staline a adhéré au pacte Kel-

6. Reste encore la question du de a chement révolutionnaire communiste sous la direction de Tchou-Dé. La Pravda a donné une communication à son sujet la veille du jour où le conflit entra dans le stade militaire. Après cela, on ne nous a rien appris sur le sort de ces ouvriers et paysans chinois qui étaient envoyés, on ne sait par qui, pour se battre sous le drapeau du compour se battre sous le drapeau du communisme. Quels étaient les buts de cet te lutte? Quel était le rôle du parti? Quel fut le sort de ce détachement? Et, enfin, dans quelle cuisine occulte se décident toutes ces questions?

Sur ce dernier point, non moins important que tous les autres points énumérés, un jugement définitif ne peut

## Avant la Conférence du Parti

## Motion soumise au sous-rayon de St-Ouen

Nous avons parlé dans notre précédent numéro d'une motion rédigée en vue de la Conférence nationale du Partiqui fut soumise et discutée au sous-rayon de Saint-Ouen. Au vote, elle recueillit une voix; deux camarades s'abstinrent. Parmi ceux qui votèrent contre se trouvent deux fonctionnaires du Parti et deux commerçants. En voici le texte:

Le sous-rayon de Saint-Ouen, réuni les 8 et 12 décembre en assemblée générale, déclare, après échange de vues, que la discussion est indispensable à la vie du Parti. Jusqu'à ce jour, toute la discussion a été viciée par lerégime intérieur du Parti. Malheur à celui qui sortait des cadres de l'autocritique admise par la direction! La calomnie, les injures ne peuvent être considérées comme des remèdes à la décomposition actuelle du Parti.

Il considère que la ligne politique menée jusqu'à ce jour est erronée. La guerre en régime capitaliste est inévitable ; chaque mois nous en rapproche; mais avoir claironné depuis dix-huit mois qu'elle était imminente, n'a servi qu'à dérouter les ouvriers. Demain, dans une période beaucoup plus critique, le mot d'ordre de la lutte contre « la guerre imminente » risque d'être pris dans un sens beaucoup trop vague.

La radicalisation des masses, la « politisation » des grèves, de cette appréciation fausse de la situation découlent une gymnastique révolutionnaire, toute une série de fautes poussant notre direction tantôt trop à droite, tantôt trop a gauche. Cela nous a valu Ivry, Saint-Denis, Vincennes, le 1er août, Champigny (pour mémoire, la campagne contre l'American Legion, la grève du 8 août 1928). Cette politique a eu ses répercussions dans les organisations révolutionnaires. Affaiblissement de la C.G.T.U., disparition de la Jeune Garde, ides amis de Spartacus, qui se sont évanouis devant un arrêté du préfet de police, des pupilles communistes, des amicales de conscrits et de réservistes. La crise formidable qui secoue aujourd'hui notre Parti et les jeunesses en est aussi une conséquence. Mais cela a permis à l'Humanité de faire de belles manchettes, de magnifiques comptes rendus, plus ou moins mensongers, qui induisaient l'I. C. en erreur sur la véritable situation en France.

Cette « radicalisation des masses » nous a valu la nouvelle politique syndicale. Le résultat sera la perte d'un certain nombre d'adhérents. Contre tous ceux qui élèvent des objections, la bataille fait rage. Du travail réalisé entre le Congrès de Bordeaux et celui de Paris, pas de compte rendu bien substantiel. En ce qui concerne les assurances sociales, rien n'a été fait pour démasquer l'hypocrisie de cette loi; on a laissé les réformistes s'en emparer pour le plus grand avantage du patronat. Carence de la C.G.T.U., activité des alliés des patrons. Les syndicats à bases multiples sont restés des résolutions.

Le sous-rayon de Saint-Ouen estime qu'il serait plus utile de s'occuper de la situation lamentable du syndicat des métaux qui ne groupe que 4.000 métal-lurgistes, que de poignarder en pleine grève les dirigeants minoritaires des dockers.

Une crise économique s'approche. Toutes les conférences de La Haye, les cartels, la banque internationale en gestation, n'empêcheront pas, car c'est impossible en régime capitaliste, les crises économiques et les conflits armés. Lorsqu'elle éclatera en France nous n'aurons plus que des organisations moribondes, anémiées, des militants découragés, désorientés. Le guide sûr, un véritable parti communiste, manquera

encore être porté. Mais tout atteste que l'aventurisme bureaucratique porte ici, comme partout ailleurs, la responsabilité de l'affaiblissement et de l'épuisement des réserves de la révolution chinoise.

L. TROTSKY.

3 janvier 1930.

Nous avons parlé dans notre précéent numéro d'une motion rédigée en listes et des réformistes sera portée à son point culminant. La bourgeoisie saura utiliser contre le prolétariat cet

atout qu'elle conserve jalousement dans ses mains.

Le sous-rayon ne pense pas que des manifestations comme Champigny ou le meeting de Japy, faites sans aucune préparation dans les usines, sans avoir fait une bonne campagne politique, sans avoir tiré des enseignements des manifestations antérieures, sans aucune organisation, puissent combattre et démasquer, aux yeux des masses le rôle des socialistes. Dans la lutte contre les réformistes, nous ne devons pas oublier qu'une grande partie de la classe ouvrière est corrompue ou abusée par l'idéologie réformiste et la collaboration de classes. Le patronat par sa soi-disant philanthropie, sa politique sociale, contribue beaucoup au développement de cet état d'esprit. Notre rôle est d'ouvrir les yeux à ces travailleurs, dupes des illusions social-démocrates, de développer la conscience de classe et de leur démontrer à l'aide de faits concrets, que des résultats sérieux ne peuvent être obtenus que par la lutte classe contre classe, lutte que la bourgeoisie ne perd jamais de vue. La libération de la classe ouvrière ne peut être réalisée que par la révolution prolétarienne.

A l'intérieur de notre Parti, la crise actuelle a démontré qu'il n'y avait plus de vie active; il n'a pas su former des militants. La base se résume en machines à appliquer des circulaires; on se contente de faire du travail pratique mécanique. La base applique, mais se tait sur les problèmes politiques les plus importants. Notre sous-rayon le prouve bien, lui qui ne peut rassembler, dans une conférence de sousrayon que neuf camarades. Le centre pense, étudie pour tout le Parti. Lorsqu'un militant risque une petite demande, elle reste lettre morte. Cela nous donne comme résultat l'attitude inqualifiable, mais qui ne date pas d'aujourd'hui des « six ». Notre sous-rayon avait demandé, il y a déjà longtemps que Monmouseau qui habite Saint-Ouen, milite un peu dans cette localité. Comme pour les « six » les desiderata de la base ne comptent pas. Aucun contrôle ne peut être exercé.

Le sous-rayon exige des explications sur le découvert de l'Humanité, qui a laissé ainsi prise à la répression de la bourgeoisie, sans que le Parti en ait connaissance. Il demande que toute la lumière soit faite sur la situation de l'Arco; que des sanctions soient prises contre les responsables et ceux qui les ont couverts de leur autorité.

Toute cette politique nous conduit à la défaite. Nos rangs se vident; la promotion des 10.000 fut un fiasco. Malgré notre effort gigantesque, le 1er août n'a rendu que faiblement. Les groupes de défense sont restés sur le papier. Lors de la crise ministérielle, la direction du Parti a donné l'apparence du désarroi, ballottée suivant les événements. Il est grand temps de pousser un cri d'alarme.

Le sous-rayon de Saint-Ouen juge indispensable au redressement :

Une cure de vérité, de franchise dans le Parti et dans notre presse ;

La parole sans restriction à la base malgré les années de mécanisation;

La fin de l'agitation superficielle et de la gymnastique révolutionnaire pour faire enfin un travail en profondeur fécond;

Renforcer toutes les organisations ouvrières pour en faire de véritables organisations de masses;

Lutter pour élever le niveau marxiste et culturel de nos adhérents;

Révision des exclusions et des démissions.

Il s'engage à lutter pour la défense de l'U.R.S.S., contre la rationalisation, pour la défense des revendications ouvrières, contre la social-démocratie et contre la guerre impérialiste. Pour la révolution et l'instauration en France du socialisme.

## A propos de la main-d'œuvre étrangère

Chers camarades,

Nous avons lu l'article sur la maind'œuvre étrangère dans la Vérité du 3 janvier. Vos constatations sur les groupements révolutionnaires étrangers sont justes, surtout en ce qui concerne le séparatisme. Il nous reste à préciser le passé d'un groupe dans lequel nous avons vécu, le groupe hongrois, le « meilleur » groupe parmi les groupes étrangers, écrit l'auteur de l'article.

Il est vrai que ce groupe avait en 19241925 de nombreux adhérents. On comptait dans la région parisienne 250 membres du Parti très actifs ; le groupe métallurgiste de la C. G. T. U. avait 650
membres environ ; de forts groupes existaient aux syndicats du bois et de l'habillement. De même en province. D'après
la statistique de la C.G.T.U., il y avait
3.000 syndiqués sur 30.000 ouvriers hongrois en France.

Aujourd'hui on trouve 15 à 20 membres dans les meilleurs groupes, toujours les mêmes. On doit se demander quelles sont les causes de cette désertion. Nous répondons que ces causes sont très profondes car elles ont leurs racines dans une funeste bureaucratie solidement incrustée. Citons un exemple entre mille.

En 1924, le mouvement des ouvriers hongrois en France faisait des progrès rapides. La base du mouvement était formée par de bons éléments en liaison avec les organisations françaises ; on luttait avec enthousiasme pour les revendications de la classe ouvrière française, quand tout à coup des mandataires de Moscou et de Vienne se présentèrent pour prendre la direction. Le groupe du partisinclina, cédant ainsi la place au premier venu. D'autres suivirent, tous munis d'a ordres formels » pour prendre la direction.

Alors nos organisations perdirent la bonne voie. Comme c'était la petite guerre pour la prise du pouvoir qui maintenant dominait, on se désintéressait des questions pratiques, on organisait une lutte fractionnelle fatale qui devait désorganiser les groupements des syndicats et du Parti. La place de dirigeant était bonne et les batailles autour d'elle d'autant plus apres. Pour s'en emparer il fallait avoir une petite armée, c'est-à-dire une clique; naturellement cette clique ne marchait pas pour rien : on faisait des collectes, des souscriptions pour bâtir une « Maison commune », pour secourir les emprisonnés. C'est la clique qui en profitait. Ces dirigeants avaient fait une découverte : il fallait avant tout renverser la dictature de ce vilain marin à cheval de Horthy. Il est vrai que nous n'avons pas encore d'armes portant à 2.500 kilomètres... Peu importe, on allait se débrouiller.

Maintenant nous avons de grands comités, des bureaux, un véritable parti dans le parti, mais pas de membres. Il n'y a pas assez de membres pour remplir toutes les fonctions existantes. La « tête » suprême qui dirige notre mouvement n'en veut pas ; elle se contente de 14 à 15 types bien dévoués. En même temps on met la main sur quelques milliers de francs appartenant au Comité intersyndical hongrois, et quand le contrôleur constata qu'il manque 2.400 francs, on exclut le contrôleur.

Ce dirigeant est un vrai représentant du régime stalinien; quand il faut combattre l'opposition « trotskyste » il est là avec sa clique. Nous le regrettons pour lui : il n'y a pas ici de Sibérie où il puisse nous déporter. Mais à part cela pour lui tous les moyens sont bons pour se débarrasser des oppositionnels. Il les fait exclure de la C.G. T. U. même sans demander l'avis des organisations syndicales intéressées.

Nous vous disons que nous sommes prêts à lutter, quoique nous soyons des ouvriers étrangers, pour les revendications de la classe ouvrière française avec laquelle nous nous solidarisons. Mais en même temps nous voulons nous débarrasser de tous les aventuriers et escrocs qui se sont infiltrés dans nos organisations. Pour atteindre ce but, il faut dissoudre, comme vous le dites, les comités nationaux et régionaux, et les remplacer par les sous-rayons en liaison avec les organisations locales.

LE GROUPE OPPOSITIONNEL HONGROIS.

## Faillite du communisme ?

## UN SYNDIC TROP PRESSÉ

La Révolution Prolétarienne vient de changer son étiquette. Son premier numéro de l'année s'intitule syndicaliste révolutionnaire, et non plus syndicaliste-communiste. Cela gagne en clarté. Le « noyau » de la R.P. estime d'ailleurs « qu'il ne peut exister de plus véritables névolutionnaires protétariens, de communistes plus réels que les véritables syndicalistes révolutionnaires. » La formule serait assez juste si l'on ajoutait : avant la guerre. Mais aujourd'hui la substitution de l'étiquette syndicaliste-révolutionnaire à icelle ide syndicaliste-communiste implique un recul très net, accompli progressivement, et qui se matérialise sculement aujourd'hui.

Dans le même numéro Loriot se charge de nous montrer qu'il ne s'agit pas là d'une formalité extérieure mais qu'il s'agit bien d'un contenu nouveau, en rupture définitive avec le communisme, c'est-à-dire avec l'expérience révolutionnaire des 15 dernières années. L'article de Loriot intitulé « la faillite de l'Internationale Communiste et l'indépendance du mouvement syntticat » n'ajoute rien d'essentiel aux arguments exposés dans sa brochure sur les Problèmes de la Révolution prolétarienne, il y a deux ans. On y trouve développée la même utopie d'un groupement syndical unique, seul parti de classe du prolétariat (genre travaillisme anglais). On y trouve la même absence de perspectives politiques (Loriot s'en remet-il aux analyses tout à fait fausses de Chambelland?), les mêmes erreurs concernant de cours de la révolution russe, et le même necouns aux éléments « politiquement éclairés » du prolétariat, opposés aux « éléments sociaux que l'ignorance et la misère portent à considérer la violence bien plus comme une fin que comme un moyen ». Cependant il y a en France plusieurs C. G.T. auxquelles vient de s'ajouter la nouvelle minorité organisée de la C. G.T.U., il y a un parti communiste, et il y a aussi une opposition communiste. Mais Loriot ne s'arrête pas à ces détails. En tout cas il ne nous indique pas par quel processus, grâce à quelles circonstances, sortira de là un syndicalisme de masse unique suppléant tous les partis dans l'accomplissement de la révolution.

Cependant Loriot a ajouté quelque chose à son attitude artérieure : c'est' la critique du rôle de la fraction communiste de gauche tel que nous l'entendons à la Vérité, tel que Trotsky l'a exposé à plusieurs reprises. Il ne croit pas « que la position actuelle du camarade Trotsky et des petits groupes d'Opposition communiste, qui se sont, comme lui, donné pour tâche de régémérer II.C. soit juste ». Il ne donne que des raisons empiriques : peu de communistes viennent à nous, depuis cinq ans aucun noyau communiste sérieux n'a pu être constitué en dehors de l'I. C., aucune influence sur le parti n'a pu être obtenue du dehors, etc... Les éléments sains quittent le parti, et ils ne seront remplacés par d'autres « que dans la mesure où les groupes d'Opposition entretiendront l'idée de la régénération possible de PI.C. » Enfin, voici ame conclusion péremptoire : « Les ouvriers français qui ne se contentent pas d'être libérés des commandements des bureaucrates, qui ne croient pas que le parti générateur de la bureaucratie communiste soit apte à se déharrasser de cette institution, qui voient le salut du prolétariat et de sa révolution dans une organisation syndicale de classe et non de secte, contrôlant ses formations politiques internes et indépendante des partis extérieurs, laisseront l'Opposition léniniste poursuivre la chimère de la résurrection d'un passé mort. »

Nous pensons tout à fait le contraire, parce que, pour nous, « la résurrection du passé mort » c'est la résurrection de la poussée révolutionnaire du prolétariat à la faveur des nouvelles crises capitalistes — et non la perspective de trente ou quarante années de paix relative entre les classes. Le parti ou le syndicat ne sont pas pour

nous des instruments de la classe ouvivière créés par la fantaisie de quelques individus ; ils sont la résultante nde certains rapports des classes en lutte. Ils sungissent dans certaines circonstances contre lesquelles on ne peut pas aller, et meurent de la même fajon. Comme les syndicats, le parti communiste répond à certains besoins de la lutte de classes. Dans l'époque actuelle, il répond à la nécessité d'accomplir la révolution prolétarienne, d'y travailler immédiatement sur la base de l'expérience des luttes révolutionnaires d'après-guerre, en Russie, en Allemagne en Autriche et ailleurs.

Nous nous désintéressons complètement du caractère académique de la discussion : quelle est la « meilleure » organisation prolétarienne pour l'accomplissement de la Révolution ? Nous ne nions pas l'importance et le rôle du syndicat. Ge serait niais. Nous savons que les syndicats révolutionnaires sont destinés à jouer un rôle important dans l'orientation de la masse. Mais nous savons aussi que les syndicats réformistes jouent souvent un rôle de frein dans l'action révolutionnaire. Nous voulons nous appuyer sur l'expérience qui résulte du développement et de la crise, des partis communistes, c'est-à-dire du développement de la lutte de classes elle-même.

La « dégénérescence » des partis joue pour les syndicalistes purs à peu près le même rôle que l' « opportunisme petit-bourgeois » pour la direction du parti et de la C.G.T.U. C'est un mot creux. L'opposition de gauche lui donne un sens précis et concret. Elle désigne par là une politique fausse. Ce n'est pas une décrépitude formelle, due à l'âge ou aux désillusions. C'est la persévérance dans une ligne politique fausse, dont les conséquences peuvent être fatales et, en fait, l'ont déjà été, notamment en Angleterre et en Chine. Ceux qui n'ont que des désillusions ne peuvent pas profiter de l'expérience; ils remettent tout en question et avouent s'être trompés dans le passé. Ceux qui s'assimilent les raisons objectives et subjectives qui déterminent cette ligne politique fausse travail-Tent à reconstituer les noyaux autour desquels s'agglomérera ultérieurement le parti justement orienté.

Loriot et la R.P. tournent le dos au communisme. C'est un fait. Ils donnent raison à ceux qui les ont exclus. Monatte a écrit que Sellier avait eu raison de l'exclure du parti. Ils se désintéressent donc aussi complètement du sort de l'I.C., et par conséquent de la révolution russe. On dirait qu'ils ont à cœur de justifier (sinon de légitimer) les attaques de Monmousseau. Du même coup ils abandonnent toute perspective politique tant soit peu cohérente. Le discours de Chambelland au dernier congrès de la C.G.T.U. est à cet égard d'une faiblesse criante. Louzon préconise la reddition du chemin de fer de l'Est chinois par la Russie en même temps qu'il souligne les grands succès de Staline dans la collectivisation de l'agriculture. Par répulsion contre le bolchevisme « russe » la R.P. se cantonne dans une attitude étroitement « française », traditionnaliste. Elle paraît à peine soupconner l'existence des millions d'ouvriers étrangers en France et l'unité de la lutte internationale, même à travers des organisations dispersées.

Nous luttons évidemment sur une voie différente. Nous ne parlons pas de « régénérer » l'I.C. comme on réinfuse du sang à un vieil organisme. Mais nous n'avons aucune raison d'abandonner les principes généraux de l'I.C. Nous voulons la suppléer dans la lutte révolutionnaire qu'elle est de moins en moins capable de mener à bien, mais que seule une organisation de son espèce peut mener. Nous ne préjugeons pas de son développement. Il se peut, et en ce qui concerne la France il est probable, que l'organisation communiste telle qu'elle existe aujourd'hui ne soit pas capable de relèvement. Mais l'essentiel est de prendre une attitude juste dans les circonstances actuelles.

de paix relative entre les classes. Le Le fait que les cadres actuels du parti ou le syndicat ne sont pas pour communisme officiel ne sont pas sus-

## La F.S.T. et l'opposition

Le congrès national de la F.S.T. approche; il se tiendra vraisemblablement dans le courant de ce mois ; avec lui nous assisterons à la grande bagarre qui se livrera entre l'opposition hétérogène qui flirte avec les « six » et les partisans de la jeunesse communiste. Quoique très faible dans la F.S.T. nous devons exprimer notre point de vue sur ce conflit qui menace de scinder l'organisation sportive ouvrière et cela au profit de la bourgeoisie.

La crise au sens de la F.S.T. remonte à plusieurs mois ; elle est un produit de la mécanisation hureaucratique des dirigeants des jeunes tels que Rousseau et autres. Le développement de ce conflit a quelques rapports avec celui qui met aux prises les majoritaires et les minoritaires de la C.G.T.U. Il est évident que c'est la direction des jeunesses qui a provoqué la crise en voulant imposer ses mots d'ordre révolutionnaires à la F.S.T. Elle s'est montrée incapable de comprendre le rôle et le but de l'organisation sportive ainsi que la psychologie des adhérents. Elle n'a pas compris qu'elle ne pouvait pas faire accepter mécaniquement ses mots d'ordres communistes par une masse de jeunes ouvriers n'ayant pas encore une conscience de classe bien ferme, mais vemant au club avec le but bien arrêté de « faire du sport ». Ce n'est que par une politique saine de la jeunesse remplissant le rôle d'éducateur, que la F.S.T. peut prendre une orientation révolutionnaire sans toutefoise oublier qu'elle a un but pratique : le sport ; et en faire un groupement de masse sans qu'il soit nécessaire pour les adhérents d'adopter les mots d'ordre communistes (les trois mitailleuses de l'armée rouge, etc.).

Notre tâche serait donc de dresser contre les clubs patronaux et bourgeois la F.S.T., guidée sur ce terrain très particutier par l'organisation politique, la jeunesse communiste. Faire de la F.S.T. une succursale de la jeunesse est une grosse faute et révèle une incompréhension politique ; mais il est aussi absurde, si ce n'est plus, de vouloir dans notre époque où la lutte s'aggrave, prétendre faire du sport neutre et de chercher refuge auprès de M. Breyer. L'opposition de la F.S.T. se montre aussi politicienne que les majoritaires, et derrière des phrases de neutralité pouvant satisfaire des sportifs, le bout de l'oreille politique se montre par un accord avec les minoritaires de la C.G.T.U., avec les « six », et avec Breyer, de l'Echo des Sports.

Pour des opposants apolitiques il semble que cela soit bien de la politique et de la plus mauvaise encore. Ce n'est pas de cette manière qu'il faut régénérer la F.S.T. Nous attirens l'attention de nos camarades sportifs pour qu'ils ne se laissent pas entraîner dans une caballe politique sous prétexte de lutter contre les mots d'ordre des jeunesses ; car cela les conduirait à démolir la F.S.T. et à faire la joie de la bourgeoisie. Nos camarades doivent réagir contre le manifeste inconsistant de l'opposition, mais aussi lutter contre la bureaucratie de la direction majortuire par un élargissement de la F.S.T. débarrassée d'une phraséologie uttra-gauchiste qui ne peut que réduire l'organisation sportive à une secte isolée de tout le mouvement de la jeunesse ouvrière.

Daniel LEVINE.

P. S. — Nous serons heureux d'insérer des lettres de nos camarades sportifs au sujet de cette bataille de tendances dont l'issue aura une influence décisive sur l'avenir de la F.S.T.

ceptibles de régénération ne signifie pas du tout que nous ne soyons pas capables de développement. Notre développement n'est pas lié à la régression du parti ni à sa régénération. Il est lié à une ligne politique révolutionnaire juste, différente de celle du parti. Nous ne nous adressons pas seulement aux « noyaux » sains qui existent encore dans le parti (ils sont infimes) mais aussi et surtout à la masse qui se tient en dehors du parti. Notre action est liée à celle des ouvriers qui me se satisfont pas de la politique du parti, mais qui restent communistes, dans ou hors du parti. Loriot et ses amis lient leur sort à ceux qui ne peuvent se satisfaire de la politique du parti, mais abandonnent le communisme. Il y a tout lieu de penser que leur position se précisera encore dans ce sens. — P. N,

## Le marasme des J. C.

## UN DOCUMENT ÉDIFIANT

Region parisienne des Jeunesses communistes

Paris, le 7 janvier 1930. LETTRE A TOUS LES TRESORIERS ET SECRETAIRES DE RAYON

Camaradets.

Le départ de l'année 1930 met à l'ordre du jour la question financière.

La situation financière de la Région des J.C. est désastreuse.

Nows devons à la Fédération 16.237 francs.

Les Rayons doivent à la Région 5.346 francs, tant de dettes à payer que de matériel non vendu et resté dans les placards.

C'est le résultat d'une négligence intolérable qui a existé jusqu'ici à tous les échelons.

Ainsi, faute de ressources, des décisions prises restent inappliquées, presque aucun matériel régional ne peut être édité, toutes nos possibilités d'agitation sont réduites.

Une telle négligence dans cette question a aussi des répercussions dans tout le travail d'organisation.

Aucun contrôle n'existe sur notre organisation, nous ne connaissons pas le nombre de nos adhérents, leur affectation à telle cellule, la prise des timbres, etc.

La prise des cartes 1930 doit être partout l'occasion d'un contrôle sérieux et d'une véritable politique financière.

Voilà un document qui se suffit à lui-même — et suffit à montrer l'état dans lequel les staliniens ont mis les Jeunesses communistes. Il n'y a plus rien — sauf l'appareil et les dettes. Les rayons doivent à la région, laquelle doit à la Fédération. Il faut noter à ce propos qu'il ne s'agit pas ici d'un cas fortuit, d'une exception : nous nous trouvons devant une des règles du régime stalinien. C'est ainsi que dans la C.G. T.U. nombre de syndicats, d'unions, de fédérations, sont des débiteurs. Le centre prête généreusement : c'est un moyen d'entretenir le monolithisme.

Pour liquider une situation pareille il ne suffit pas de dire qu'elle est « le résultat d'une négligence intolérable » surtout quand ce sont ceux qui l'ont créée qui le disent. Ce qu'il faut, c'est un sérieux coup de balai d'abord, et ensuite une politique nouvelle qui s'efforce de retrouver la tradition des Jeunesses communistes du temps où elles comptaient non des dettes mais des milliers d'adhérents actifs et enthousiastes.

#### Comment les contre-révolutionnaires chinois ont traité les employés rouges du chemin de fer

Les Russes Rouges, amis et associés d'hier, acceptés pendant quelques années pour la mise en œuvre du railway de l'Est asiatique et de ses nombreuses dépendances, sont tombés dans une disgrace profonde. Depuis deux mois exactement, douze cents d'entre eux sont emprisonnés à quelque distance de la ville (Kharbine), dans les hangars destinés jadis aux pestiférés. Ceux qui étaient les maîtres de la région subissent à leur tour les alternatives de la misère que la Russie Soviétique, leur patrie, a imposé à tant d'autres. L'eau et la farine de sergho qu'on leur mesure chichement ne suffisent pas à calmer les affres de leur faim; quand leurs geôliers y songent, ils ajoutent à ce menu quelques tomates gâtées. Les femmes en mal d'enfant 'ne reçoivent aucun soin, aucune aide. Les morts sont quasiment jetés à la voirie. Nous avons entendu depuis trop d'années les échos de semblables infortunes survenues à ceux qui avaient le malheur de déplaire, en U.R.S.S., à ses maîtres.

> Maurice LARROUY, Le Temps 14-1-30.

LISEZ LA VERITE
ABONNEZ-VOUS
FAITES-NOUS DES ABONNES

# LA VIE OUVRIÈRE

#### A L'A. O. P.

A l'Association des ouvriers en instruments de précision, la section syndicale unitaire avait, depuils longtemps, une très forte position. Sur les 500 ouvriers de l'usine, 220 étaient en 1929, adhérents à la C.G.T.U., 90 étaient confédérés. Le début de cette année, a vu les rôles renversés. Par une décision récente du Conseil, gérant de la coopérative, tout le personnel devait être syndiqué. La section unitaire devait être par conséquent normalement renforcée ; il n'en sera pas ainsi puisqu'elle perd 70 adhérents, passés aux confédérés, perte péniblement compensée par 30 adhésions nouvelles. Les confédérés ont maintenant la majorité ayant plus de 300 membres.

A quoi est du l'affaiblissement sensible des unitaires ? Peut-on, comme le font les dirigeants majoritaires de la section, en imputer uniquement la cause à l'augmentation de la cotisation? Il est sûr que les confédérés ont agi habilement en affichant leurs « tarifs» avantageux. Leur cotisation mensuelles (4 francs) est de 2 francs inférieure à celle des unitaires ; déjà l'année dernière elle l'était de 1 franc; cela n'empêchait pas les ouvriers d'être en majeure partie à la section unitaire. On pourrait mettre plus utilement en cause l'insuffisance notoire des dirigeants de l'union syndicale de la métallurgie, dont les réalisations en matière syndicale laissent beaucoup trop à désirer. Ainsi à l'A.O.P., plus d'un syndiqué unitaire faisant son service militaire, ne peut arriver à toucher le sou du soldat. Il est indéniable que les avantages qui pourraient attacher au syndicat les ouvriers, sont encore à l'état de vœux. Mais l'explication principale du courant de désaffectation inquétant ressent par la section unitaire à l'A.O.P., est dans le déclanchement de la grève d'octobre dernier. Cette dernière avait été causée par le refus du Conseil d'accorder les dix sous d'augmentation horaire, rabaissés ensuite à cinq sous, que demandaient les auxiliaires (manœuvres). L'écart entre les safaires des professionnels ayant 7 francs de l'heure, les manœuvres 4 fr. 75. Il n'est évidemment pas possible de lutter dans une coopérative ouvrière comprenant 250 ouvriers associlés, de la même façon que dans une usine ordinaire. De cette constata+ tion, pourtant élémentaire, on a pas tenu compte suffisamment. La préoccupation constante des dirigeants de la grève, dirigeants aussi de la section unitaire, devait être le soucil d'assurer le bloc des manœuvres et des professionnels unitaires. Au contraire, on s'est efforcé d'établir une cloison étanche entre les deux catégories; les unitaires professionnels ont été de gré ou de force rejetés loin des manœuvres. On avait même pas confiance envers les professionnels communistes! La grève échoua ; elle créa un malaise, accentué par les conflits de tendance qui règnent à l'intérieur de la section unitaire.

Depuis, la tactique « merveilleuse » qui a consisté à diviser manœuvres et professionnels a été continuée systématiquement. Ceux des professionnels disposés à travailler de concert avec les manœuvres, sont rebutés. Leur nombre est de plus en plus faible. Pas mal ont même rejoint les confédérés. Quant au bloc des manœuvres, espoir des dirigeants unitaires, il n'en est plus question, une grande partie étant chez les confédérés.

On aurait tort de croire que ces résultats malheureux ont incité les dirigeants de la section à user de méthodes plus souples. Point. Non seulement on ne s'en inspire pas, mais on mène contre les minoritaires une lutte acharnée. Dans le dernier journal de la section unitaire, c'est de ces derniers dont il est surtout question; alors que l'augmentation de la cotisation, la défense du salaire unique, sérieusement menacé, la vraic position des réformistes, sont développés d'une manière tout à fait insuffisante. Le spectacle donné aux ouvriers de l'usine est désastreux;

ces unitaires qui se chamaillent dans leur journal et négligent le travail réel ne sauraient donner d'autres effets.

Our, il y aurait à travailler. La différence des salaires entre manœuvres et professionnels, différence encore accusée par une augmentation de salaire de 10 p. cent, qui avantage surtout ces derniers, en montre la nécessité. Oui, ill y aurait à montrer le véritable rôle du syndicat confédéré, dont la « sa'gesse » est surtout faite d'inactivité. Mais la section un taire tourne le dos aux véritables problèmes. Depuis longtemps par exemple elle aurait dû constituer une base sérieuse pour le travail dans les grandes usines voisines, Panhard, Gnôme et Rhône, etc.

I semble toutefois, devant les piteux résultats obtenus par les dirigeants de la section, que les syndiqués unitaires soient décidés à mettre un terme au « travail » du bureau. A la réunion de la section du 9 janvier, 25 camarades contre 28 ont refusé de voter la confiance au bureau. Ce dernier n'en a peut-être plus pour longtemps.

Un manœuvre unitaire.

#### LA FEDERATION DU LIVRE ET LES ASSURANCES SOCIALES

La fédération unitaire du Livre devait tenir son comité national le 9 courant. II est renvoyé au 20 février. La direction fédérale nous annonce que cette mesure de renvoi a été décidée parce que les intentions gouvernementales à l'égard de l'application de la loi sur les assurances sociales, le 5 février, n'étaient pas claires. Il a été question d'un rectificatif, de diverses modalités d'application, et cela inquiète les dirigeants fédéraux. Mais n'est-ce pas là un langage assez étrange pour une fédération de la C.G.T.U. ? A-ton besoin de savoir exactement, dans tous les détails, ce que veulent Tardieu et Loucheur pour mener contre la loi et son versement ouvrier obligatoire, une sérieuse campagne? Il apparaît que la direction fédérale du Livre entend s'adapter purement et simplement à la loi. Est-ce parce qu'elle est majoritaire que les chefs confédéraux peuvent se permettre de garder le silence ?

## Justice de négriers

Les inscrits maritimes subissent dans la métropole les rigueurs d'un code souvent dénoncé. Mais dans les colonies où le contrôle de l'opinion ouvrière est de beaucoup, plus difficile, c'est une véritable justice de négriers qui a cours. Au Cameroun, à Douala, sept marins du vapeur Madona viennent d'être condamnés à cinq années de réclusion, pour avoir, ayant un peu bu, chanté à terre, l'Internationale. Ils devalent, si le code disciplinaire et pénal avait été appliqué, être condamnés à cinq jours, maximum ; mais on a fait jouer la rébellion! Déjà, sur les sept marins, l'un d'entre eux est mort ; la région jouissant d'un climat très inhospitalier. Les autres, s'ils devaient rester à Douala, iraient à une mort certaine. C'est pour protester contre cette justice odieuse que les inscrits maritimes de Marseille tenaient un meeting, le 7 janvier. L'affaire a été exposée en détail à la grande indignation des inscrits. L'ordre du jour en témoigne ; mais on peut s'étonner du passage où l'on « remercie M. le Ministre de la marine marchande de la sollicitude qu'il a témoignée aux marins du commerce » parce que ses services auraient fait des démarches pour atténuer les conséquences du jugement de Douala. Les chefs réformistes des inscrits maritimes exagerent ; belle sollicitude, en vérité, que celle d'un ministre faisant s'exercer sur les inscrits, une justice dans le genre de celle de Douala!

# LA FEDERATION DE L'ENSEIGNEMENT CONTRE LA REPRESSION

Le Conseil fédéral de l'enseignement unitaire a décidé, dans le but de protester contre la répression et contre le rejet par la Chambre des 10.800 pour les petits fonctionnaires, de faire démissionner ses élus aux conseils de discipline. Cela n'est pas du goût des majoritaires et de l'Humanité. Protester contre la répression est devenu le monopole des majoritaires. Si la

fédération de l'enseignement reste inactive devant la répression, on la chargera de tous les péchés. Si elle proteste, les majoritaires prétendent que c'est par « démagogie ». De toute façon, elle est coupable!

Voilà qui lui apprendra à vouloir continuer son opposition !

#### DANS LES SERVICES PUBLICS Singulière défense ouvrière

Le cartel unitaire des services publics de la région parisienne, avait décidé, devant le rejet de son cahier de revendications par le conseil municipal, de mener une action le 24 décembre. On devait manifester dans les usines et dans tous les services publics. On dit dans le Cri du Peuple, que seul le syndicat minoritaire du Gaz, a réussi à « 100 % ». Les majoribaires répondent qu'on a rien fait aux-T.C.R.P., et aux Asiles, syndicats minoritaires, allors qu'à la C.P.D.E. et chez les travailleurs municipaux, syndicats à leur dévotion, un bon travail a été accompli. En réalité, il y a eu et des résultats et des insuffisances des deux côtés.

Majoritaires et minoritaires semblent surtout être guidés, dans tout leur travail, par le désir d'écraser ceux qui ne sont pas dans leur « ligne ». La défense des intérêts ouvriers, exige que les préoccupations de tendance, à certains moments, disparaissent. Majoritaires et minoritaires devraient y réfléchir!

## LES LUTTES OUVRIERES La grève des taxis

La grève des taxis a été un succès. Il faut s'en réjouir à un double point de vue; d'abord, parce que les victoires ouvrières ne sont déjà pas si nombreuses depuis un certain temps, et ensuite parce que ce succès est l'aboutissant de méthodes que les dirigeants de la C.G.T.U. n'estiment pas à leur juste valeur.

La grève des chauffeurs avait des objectifs précis : contre toute participation à la taxe de stationnement qui vient d'être votée par le conseil municipal, part se montant pour les chauffeurs à 2 fr.; pour l'augmentation du pourcentage au compteur sur la base de 50 %; contre l'augmentation de l'essence.

Ces revendications étaient on ne peut plus claires. Pour effes, les chauffeurs ont futté et à 20.000, le 10 janvier, ils ont fait grève. Paris était vide de taxis et la presse bourgeoise, peu suspecte, a dû l'avouer.

Le syndicat unitaire des cochers-chauffeurs, quoique majoritaire, n'a pas donné
dans les l'amentables histoires de « plénums ». Il est mesté maître de son mouvement. Qu'on lise ses appels, son affiche,
les excentricités coutumières aux majoritaires de la vraie ligne font défaut. Des
comités fantômes de lutte, il n'a pas été
question. On ne parle pas à tort et à travers du prêt du soldat. Quant aux affirmations tapageuses sur le rôle dirigeant
du parti, elles étaient absentes.

Les dirigeants majoritaires du syndicat des cochers-chauffeurs doivent s'attendre, en toute logique, à subir les blâmes sévères de la direction confédérale.

Le succès du mouvement des chauffeurs est d'autant plus intéressant, qu'il vient après da fameuse journée rouge du 1er août. On se rappelle que le mot d'ordre de grève qu'avait lancé à cette occasion, le syndicat, n'avait été que partiellement appliqué. Cella rompait avec la vieille tradition des chauffeurs, toujours au premier rang, lors des actions ouvrières.

La leçon de la grève des taxis, c'est qu'avec des mots d'ordre précis, il est possible d'obtenir des résultats. Il serait temps d'obliger la direction de la C.G.T.U. à en tenir compte. — G.

#### A propos de la grève des taxis

Un « oubli » des réformistes

Tous les jours, les réformistes, enterrent avec diligence, la C.G.T.U. Aussi
étaient-ils singulièrement embarrassés
pour renconnaître, que le mouvement des
20.000 chauffeurs de taxis était dirigé par
le syndicat unitaire ; le Populaire n'a pas
osé l'avouer. Le Peuple a d'abord indiqué
que les chauffeurs avaient obéi aux directives du syndicat affilié à la C.G.T. Il a
dû ensuite invoquer une « coquille ».
Coquille providentielle!

Ajoutons à la documentation par trop restreinte des réformistes, que le syndrate cat confédéré est tellement misérable qu'à la préfecture de la Seine, où on est pourtant enclin à considérer avec sympathie les réformistes, lors du dernier mouvement, on l'avait complètement oublié et il n'a jamais été convoqué.

#### La grève des Thomson

et de l'Alsthom

Les firmes Thomson et Alsthom contrôlent en France, la plus plus grande partie de la fabrication du matériel téléphonique ; c'est dire l'eur puissance. D'epuis le début de janvier, elles ont à faire face dans leurs ateliers de la région parisienne, à un mouvement de l'eur personnel, demandant des augmentations de safaires.

Commencée aux laboratoires Standard, d'effervescence a gagné les usines Thomsen — Favorites et Hameau — et ensuite s'est généralisée à d'Alsthom, rue Leccourbe, et à Saint-Ouen. Près de 4,000 ouvriers, dont un grand nombre de femmes, sent engagés dans le mouvement. Aux manifestations à l'intérieur des usines, les directions ont répondu par l'offre d'augmentation à des catégories au détriment de certaines autres ; puis, devant son insuccès, par le lock-out.

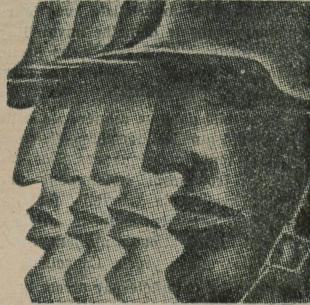
Cette mesure a provoqué chez les ouvriers des « Thomson » de sérieux flottements. Ce sont les dirigeants de l'union syndicale unitaire de la métallurgie qui mènent le mouvement. Ils avaient en vue « l'élargissement » des conflits. Tactique juste dans la mesure où l'on disposait de bases sérieuses dans les usines touchées.

Comme innovation, on nous a gratifié de la « transformation des lock-outs en grèves » et du parrainage d'un régiment. Le bluf ne perd jamais ses droits. Il a été aussi question d'usines de l'Alsthom à Belfort et à Nancy, qui se seraient jointes au mouvement.

#### Si

Quarante-Cinq quotidiens allemands n'avaient pas publié en feuilleton

## QUATRE DE LINFANTERIE



#### de ERNST JOHANNSEN

Les Editions de l'Epi n'affirmeraient pas que ce roman de guerre, écrit par un jeune ouvrier electricien de la classe 18, est, de tous, le plus émouvant.

(Traduction française)

Un vol. Velin super 12 francs

# "La Lutte de Classes" LA CRISE DE LA FÉDÉRATION DE La vie du journal L'ENSEIGNEMENT (1)

Nº 17, 80 pages, prix... 2 fr.

Le numéro de Janvier de la Lutte de classes publie un ensemble d'études intéressantes et témoigne d'un effort qu'il faut soutenir. Nous avons déjà exposé ici quelles étaient les tâches que notre revue théorique devait remplir. Ce numéro 17, comme d'ailleurs les précédents, les aborde résolument.

Comme nous sommes dans la semaine commémorative de la mort de Lenine, nous avons publié de lui un discours dont les dirigeants de l'I.C. ne parlent jamais, et pour cause. Il fut prononcé en 1922 au 4º congrès de l'Internationale communiste, le dernier auquel Lénine ait assisté. Il traite principalement des problèmes de la NEP, qui n'avait pas encore deux ans. et aussi du développement des partis communistes occidentaux. Sur le premier point, Lénine souligne que la NEP est un problème particulier aux conditions sociales dans lesquelles s'est accomplie la révolution russe, une retraite momentanée — et non une phase inévitable et générale de la révolution socialiste dans tous les pays, ainsi que Boukharine l'a découvert ensuite. Sur le second point il affirme carrément que la résolution sur la constitution des partis communistes est purement russe, et qu'il faut dui donner un contenu nouveau, accessible au prolétariat occidental.

Un article du camarade Trotsky : les fautes fondamentales du syndicalisme, traite de la position adoptée par Monatte et le groupe de la Révolution Prolétaeienne. Il analyse la question de l'unité syndicale, et longuement la question de « l'étatisme », soulevée par Monatte à plusieurs reprises. Cet article sera très instructif pour nos camarades. Une attitude marxiste sur le problème syndical, sur ses aspects positifs et négatifs, est indispensable au développement de l'opposition communiste. Trotsky combat l'opinion selon laquelle les syndicats seraient le refuge prédestiné contre les dangers de l'étatisme — l'étatisme étant une maladie particulièrement répandue chez les communistes. Il n'a pas de peine à montrer que « l'indépendance » absolue du mouvement syndical est un mythe, et qu'en Angleterre ou en Allemagne, le mouvement syndical d'Amsterdam est une des meilleures bases de l'Etat bourgeois. Il indique que les syndicalistes purs, comme les anarchistes, font fausse route à ce sujet, oubliant ou méconnaissant la nécessité pour le prolétariat organisé de renverser l'Etat bourgeois pour le remplacer par l'Etat prolétarien réalisant la dictature de la classe ouvrière, qui, seule peut conduire la société vers l'abolition des classes, donc de tout état. Les erreurs ou les dégénérescences de la Russie soviétique, survenues par suite de son isolement et de la pression des classes petites bourgeoises, n'infirme nullement la jus-Lesse de ce point de vue.

La revue publie aussi une très importante étude sur le problème du désarmement naval, de Sizoff. Il soulève les masques pacifistes et met à nu les problèmes de la concurrence impérialiste avec leurs conséquences dans le domaine naval. Il y a là une documentation très riche et un exposé, non seulement actuel, mais aussi historique, de la question.

Rosmer publie dans ce numéro un article documenté sur les dernières élections anglaises et leurs conséquences. Nos camarades y trouveront notamment une étude détaillée de la nouvelle tactique su vie par le parti communiste anglais. Sur ce sujet l'Internationale n'a jamais osé donner de documents précis. En voilà.

Le numéro est complété par divers artices, entre autres sur le problème de la Sarre (F. GÉRARD), sur les récentes études du pacifiste Delaisi, économiste de Monde (A. ARIAT) et enfin par quelques lettres de notre camarade Sosnovsky, oppositionnel déporté en Sibérie. On y trouvera aussi quelques notes à propos du parti communiste espagnol.

La Lutte de classes est maintenant l'organe de nos discussions politiques et de notre éducation communiste dans la mesure où elles excèdent le cadre de la Vérité.

Tous nos camarades doivent comprendre la nécessité qu'il y a de la lire régulièrement, car aujourd'hui, comme en 1922, ainsi que le dit Lémine dans le discours qui y est publié, il faut apprendre.

Si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis par des camarades qui restent en parfait accord avec le parti, trois faits contribuèrent à détacher la majorité fédérale de la majorité confédérale.

La motion d'orientation d'abord. Que le parti communiste prétende au rôle dirigeant du mouvement syndical, soit; mais que celui-ci l'admette, l'inscrive dans un texte, c'est une grosse faute et une pure imbécillité, car il méconnaît ainsi le caractère de masse qu'il doit avoir ou conserver et il n'apporte au parti qu'une force verbale. Le rôle dirigeant se conquiert, s'impose par son évidence même aux époques de crise ; nul titre, nulle affirmation, nulle résolution ne le confèrent. En période de reflux révolutionnaire, que devient l'indépendance administrative de la C.G.T.U., si le parti dirige, et, dès lors, quel sens peut avoir l'accord entre deux organisations placées sur des plans différents?

A la commission d'orientation du congrès, une précision fut demandée sur le sens de la formule : « accord étroit sur tous les terrains ». Il fut répondu sans ambiguïté que le terrain électoral n'en était pas excepté.

Enfin, à une réunion des membres du parti délégués au congrès, la singulière proposition que voici fut faite aux militants de tête de la fédération. Proposition insensée, dont j'eusse repoussé la vraisemblance si elle ne m'eût été confirmée de diverses sources. Ces militants furent mis en demeure de préparer une abjuration écrite de leurs « erreurs » : « erreur » de n'avoir pas, au congrès de Besançon, lié la discussion sur l'orientation à la discussion du rapport moral; « erreur » du manuel d'histoire; « erreur » de l'appréciation des incidents de Quimper; « erreur » de n'avoir pas désigné de secrétaire fédéral permanent. Soumise au parti pour examen, cette abjuration devait ensuite être publiée dans la Vie Ouvrière.

Tant d'incompréhension révolte! Quelle folie hante donc l'esprit des dirigeants du parti pour demander à une fédération, à deux mois de ses assises annuelles, une telle abdication et pour exiger — sous peine d'exclusion — de ses militants un tel suicide politique et syndical! Ils s'y refusèrent — et ils firent bien — et rédigèrent la plate-forme que l'on connaît.

Signée par de nombreux militants, dont plusieurs secrétaires de syndicats, elle provoqua dans la fédération une grosse émotion. Elle suscita de vives discussions, d'ardentes approbations, de véhémentes dénonciations. Dès aujourd'hui, on peut dire qu'elle reflète l'opinion de la majorité des adhérents. Des quinze syndicats, quil, au congrès confédéral, avaient admis le rôle dirigeant du partil ,cinq (Saône-et-Loire, Rhône, Mayenne, Charente et Indre-et-Loire) ont désapprouvé le vote de leurs délégués ; d'autres les imiteront. Par contre, pas un de ceux qui s'étaient rangés dans l'opposition ne s'est déjugé.

La lutte se poursuivra, vive, violente, jusqu'au congrès d'août. Le parti et la C.G.T.U. ont parfaitement saisi l'importance de notre plate-forme, la seule conséquente, la seule qui ne soit pas un simple assemblage de négations, la seule qui ne fasse pas de l'anticommunisme sa base fondamentale. Ils tenteront l'impossible pour battre le bureau fédéral et sa majorité, et ils manœuvreront dans ce sens l'I. T. E., les groupes de jeunes, l'U.G.E.E., et, peut-être le Comité des professeurs.

(1) Voir le n° 18 (10 janvier).

Nul doute que les numéros à venir, qui paraîtront désormais régulièrement le 15 de chaque mois, ne marquent un progrès constant. Nous invitons tous nos lecteurs à s'abonner à la revue.

45, boulevard de la Villette

France 1 an 20 fr. Six mois, 10 fr. Etranger 1 an 30 fr. Six mois 15 fr.

Organisation d'unité qui, dans ses rangs, hors de la section russe, ne compte que la section française comme organisation affiliée à l'I. S. R., l'I.T.E. devrait user de circonspection à notre égard, mais nous sommes persuadés qu'elle sera au centre des intrigues qui se noueront contre nous; son secrétaire actif occupe, dans la nouvelle fraction fédérale la fonction la plus importante et nous le connaissons assez pour prédire à coup sûr que son effort contre notre tendance sera de tous les instants. Les groupes de jeunes devraient se confiner dans l'étude des questions qui sont de leur ressort, mais ils sont présentement dirigés par un comité central dont la majorité projette de « redresser » la ligne fédérale, ce qui est manifestement en dehors de sa compétence. Composés d'étudiants qui n'ont plus rien à apprendre en matière syndicaliste, l'U.G.E.E. jouera sa partie dans le concert, et le comité des professeurs section d'étude elle aussi — semble vouloir utiliser pour des fins fractionnelles un organe spécial.

Ces efforts conjugués échoueront. L'I:T.E. sera, espérons-le, rappelée à l'ordre. Des jeunes sauront faire remarquer au Comité central qu'il n'entre pas dans ses prérogatives de combattre l'orientation de la fédération ; au besoin, ils offriront à sa méditation la solution adoptée par la Fédération postale unitaire à l'égard de ses jeunesses syndicalistes, qu'elle a dépouillées de toute autonomie en son conseil national de septembre 1929. Nous ne voulons pas croire que la majorité des adhérents de l'U.G. E. E. la suivra dans ses puériles condamnations, et nous sommes persuadés que des professeurs s'élèveront contre la tournure de certains articles de l'Université syndicaliste.

L'outrance des attaques de la minorité oppositionnelle révolutionnaire la desservira. Il ne suffira pas que, dans l'Humanité un de ses porte-plume ma'lhabiles traite de gardes blancs ou d'amis des assassins de Vorovsky nos militants, ni que dans la Vie Ouvrière des hottées d'injures leur soient déversées pour qu'elle soit crue. Elle s'est, jusqu'ici soigneusement gardée de répondre à la plate-forme de la majorité. Elle n'ignore pas l'attachement d'une imporlante fraction de ses troupes au manuel d'histoire et à l'unité fédérale. Dans les circulaires qu'elle diffuse, elle commence à dénoncer la « nocivité » du premier. Ses exagérations, comme celles de juillet dernier quand elle posait sérieusement la question de savoir si le Syndicat du Finistère pouvait, après les événements de Quimper, rester à la C.G.T.U., lui aliéneront les sympathies des éléments sérieux qui sont encore

Malgré ses ricanements et ses vaines invectives, la fédération de l'enseignement restera fidèle à sa glorieuse tradition. Elle est et elle restera révolutionnaire.

UN INSTITUTEUR SYNDIQUE.

Nous voici dans notre nouveau format qui nous permettra de disposer désormais chaque semaine d'une place sensiblement plus grande. Nous allons pouvoir faire un journal plus complet, donner aux articles l'étendue que méritent les sujets qu'ils traitent et nous ne nous verrons plus contraints d'en laisser chaque fois deux ou trois sur le marbre.

Nous sommes constamment préoccupés d'améliorer notre journal, sa présentation comme son contenu. Mais nous ne pouvons le faire que dans la mesure où les camarades de l'opposition nous apportent un soutien actif et incessant, tant pour la rédaction que pour la recherche de nouveaux abonnés et de développement de la vente.

Extraits de lettres :

DU LUXEMBOURGe:

Je reçois régulièrement la Vérité. J'approuve en général la ligne politique du journal et j'ai constaté avec une grande satisfaction que vous ne vous perdez pas dans des discussions et polémiques inutiles avec les autres groupes de l'opposition. Il faut, avant tout, attaquer l'ennemi commun et travailler pratiquement et gl'une façon réfléchie, à la réconciliation et au regroupement des éléments ouvriers sincères de gauche.

DE CHINE:

J'ai eu dernièrement la chance de lire votre journal, la Vérité, qui arrive régulièrement ici. C'est pour moi une grande joie de voir qu'il est plein de vie et d'intérêt.

DE POITIERS :

Meilleurs væux pour votre vaillant journal. L'opposition communiste vivra et grandira.

Comme ce camarade, nous avons la certitude que l'opposition communiste vivra. Nous voudrions qu'elle grandît plus vite, car nous sommes impatients et avons hâte d'aborder toutes les tâches qui sont devant nous.

Le camarade Trotsky vient d'écrire une série d'articles sur la « troisième période ». Le premier paraîtra dans notre prochain numéro.

## La Vérité

Hebdomadaire

de l'Opposition communiste

45, Boulevard de la Villette, Paris Xe

Abonnement: 6 mois 13 fr.
1 an 25 fr.

Chèque postal : P. Frank 136.855

Paris

Adresser tout ce qui concerne l'ad-

ministration à P. Frank.

Tout ce qui concerne la rédaction, à
4. Rosmer.

Le Gérant : P. FRANK.

Imprimerie SFIC

ELANGE CONTROL OF

10, Cité Nys, PARIS-XI.
Tél.: Ménilmontant 73-26

# CLASSE 22

par ERNST GLAESER

remporte un éclatant succès car personne n'avait décrit avec un tel souci d'exactitude et une telle humanité, le drame que vécurent à l'arrière les femmes et les enfants pendant la guerre.

Traduction Cecile Knoertrer et Joseph Delage

Un vol.: 15 frames

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER